

Brocillon

Cahier N° I

Les Deux guerres 1870 1914

Cinq cahiers



# Les Deux guerres 1870-1871 ----- 1914-1918

Sollicité par mes enfants d'écrire mes souvenirs de guerres, j'éprouve au moment d'entreprendre ces récits une gêne que je ne veux pas taire.

J'ai cherché de quelle façon je pourrais m'y prendre pour ne pas mettre uniquement le maire en rapports quotidiens avec les allemands. Ne pourrait-on pas voir dans cette façon de relater les faits, une recherche de le mettre en relief? Mais de quelle manière pourrait-on s'y prendre autrement?

pense

Les allemands ne s'adressaient qu'au maire et exigeaient une ré-  
immédiate.

que de fois ils lui ont dit: le maire doit savoir tout ce qui se passe dans la commune, il est responsable de tout.

Je fais taire ces scrupules. Je sais

que mes enfants, mes parents me connaissent, c'est pour eux seuls que j'écris. Je crois devoir prévenir le lecteur que je ne garantis pas la parfaite exactitude de l'ordre chronologique des faits tels que je les raconte.

Si je fais cette réserve, c'est parce que, le plus souvent possible, j'ai cité des noms, et je les cite, avec l'intention de faciliter le contrôle de ces récits. Car un très grand nombre des acteurs, des témoins de ces actions sont encore en vie. Je ne voudrais pas que, du fait d'une inexactitude de date, on se croie autorisé à mettre en doute l'authenticité de ces récits.

Il m'est d'ailleurs arrivé de grouper plusieurs faits pour en faciliter la narration.

A. Poutrain

## La guerre De 1870 - 1871 <sup>3</sup>

La fête communale De Croisilles tombe le dimanche qui suit le 4 juillet.

En l'année 1870, le mardi de la fête, M<sup>re</sup> Bigotte arrive à la ferme, tenant un journal à la main. Papa est dans la cour. Les deux hommes causent très longtemps. En rôdant autour d'eux, j'entends prononcer plusieurs fois le mot guerre. A midi, papa et maman causent également de la guerre. A la fin du mois, la France est en guerre avec l'Allemagne.

Bientôt, il passe des soldats à Croisilles. Parfois ils logent une nuit, chez les habitants. Un jour, il en vient beaucoup à la ferme, j'entends dire qu'ils sont trois cents. Ils s'installent dans les écuries, au haut des tas de la grange, qui est remplie de récoltes. Le lendemain matin, ils prennent des fagots à la meule et font de nombreux feux le long du foyer, puis font cuire leur repas. Ils ont couché deux nuits.

Après les grandes vacances, mes sœurs et moi  
retournons à l'école. Mes sœurs sont chez  
M<sup>lle</sup> Robinet, dont le pensionnat fut trans-  
formé en étude de notaire, sur la Place.  
J'allais chez M<sup>lre</sup> Lancial, rue de Boyelles. C'est  
là que par la suite la commune installa  
l'école de garçons.

Un matin que je me rendais à l'école,  
je vois sur la Place un cavalier arrêté  
à l'angle de la rue d'Arras et de la rue  
de St Léger. Je m'<sup>attarde</sup> à le regarder.  
Il a une belle barbe, qui lui descend sur  
la poitrine; de la main droite il tient  
un long bâton, enmanché d'une tige de fer;  
il porte un casque dont le sommet se  
termine en pointe. Son cheval est placé  
de telle façon que, sans tourner la tête,  
le cavalier surveille les deux rues. Je  
~~pass~~<sup>tourne</sup> plusieurs fois autour de lui. Chaque  
fois que je passe devant lui, il me re-  
garde, mais relève vite les yeux, dans  
la direction des rues.

Arrivé à l'école, je raconte ce que

9

je viens de voir. M<sup>r</sup> Lanciau me dit: "vous avez vu un prussien, un hulans" aussitôt il nous met en récréation, nous fait jouer, crier très fort. Il agissait ainsi à chaque passage de troupes. Il n'est jamais entré de soldats dans la cour.

Peu de temps après il passe des Allemands à Croisilles. Souvent ils s'arrêtent. Les officiers font venir le maire à la mairie; ils réquisitionnent de l'avoine, du foin. Le maire désigne à tour de rôle, les cultivateurs qui doivent amener ces denrées sur la place. Les allemands réquisitionnent parfois des vaches, ou ~~des~~ <sup>des</sup> chevaux. Dans ce cas un officier va choisir les sujets dans les écuries.

Pendant cet arrêt, les soldats se répartissent dans le village par petits groupes. Ils entrent dans les maisons, réclament quelquefois à manger, mais toujours du vin. Généralement ils ne descendent pas à la cave, si l'habitant leurs remet le nombre de bouteilles qu'ils demandent. Ils exigent

toujours deux ou trois bouteilles en surnom-  
bre de leur groupe : c'est pour les camarades  
de service. Ces visites se multiplient, selon  
que l'arrêt de la troupe est plus ou moins  
long. Les allemands n'utilisent pas le tire-  
bouchon. D'un coup sec avec le fourreau de  
la pommelle, ils cassent le goulot et boivent  
à même la bouteille. Aussi beaucoup de  
soldats ont des cicatrices aux lèvres.

Lorsque nos ancêtres ont construit en  
brigues le premier bâtiment de la ferme,  
ils ont maçonné une petite cave dis-  
simulée dans la cour à l'angle de deux  
bâtimens. Ont-ils agi sous l'influence  
du souvenir des incursions de voisins,  
si fréquentes autrefois ? On ne pouvait  
accéder à cette cave qu'à l'aide d'une  
échelle, par une ouverture cachée sous  
l'escalier qui conduisait au grenier au-  
dessus du poulailler. Cette cave ne fut ja-  
mais utilisée, sauf par mon père en  
1870 et par moi en 1914. Les deux fois la  
cave a sauvé gardé les denrées qu'on lui a confiées.

au cours d'une nuit, à l'insu de tous, papa et maman ont transporté dans cette cave quatre cents bouteilles de leur meilleur vin, un sac et dans ou trois sacs de farine.

Un jour vers midi, papa nous dit en rentrant: hâtons-nous de dîner, on signale les allemands aux alentours. Notre cousine Malvina Boutrain d'Hamelin court était à la maison. Elle a dix-huit ans. Elle aide maman à dresser la soupe. En ce moment là les cultivateurs mangeaient leurs volailles, leurs lapins. Maman avait fait du bouillon avec une dinde trop vieille pour être rôtie. Maman et notre cousine apportent en même temps la soupe et la volaille sur la table. Au même instant, arrive une bande d'allemands. Malvina enlève la dinde, la dépose sur une petite table placée dans un coin près d'une fenêtre et la couvre de sa serviette. Les soldats s'installent à table



comme si nous les avions appelés pour manger. L'un d'eux dit: "Madame veuillez nous apporter la suite". Maman apporte une pièce de lard. — Madame, on ne fait pas du bouillon avec du lard? Un allemand se lève, il a vu le fumet de la dinde s'échapper à travers la serviette. Tous poussent des cris joyeux et dévorent la dinde.

Après leur départ, maman nous prépare un second dîner. Cette fois encore des soldats viennent manger notre soupe et la suite.

Lorsque notre troisième dîner est prêt, papa va aux informations dans la rue. Il ne voit personne, n'entend aucun bruit, les allemands doivent être partis.

Erreur. Cette fois encore ils mangent notre troisième dîner. Ils sont mécontents du service. Ils ne veulent pas admettre qu'à deux reprises leurs camarades sont venus épuiser nos provisions.

Mes sœurs et moi nous tenions tous les quatre debout entre les deux fenêtres. Un soldat se tourne vers notre petite sœur Berthe, qui n'a que deux ans, lui sourit et lui tend une bouchée. Berthe qui a faim avance la bouche en avant. Un autre soldat l'appelle. Elle se met à tourner autour de la table.

Papa est appelé à la mairie. Les allemands sont arrivés dans le village depuis longtemps. Le général réclame une contribution de guerre de cent mille francs pour les communes du canton.

Comme le maire ne peut verser cette somme immédiatement, le général exige qu'on lui livre cinq otages. Ce furent: Messieurs Auguste Defontaine de Chérisy; Vaillant d'Hénilin; Joseph Bilou, Auguste Carlier et Papa tous trois de Croisilles.

L'officier chargé du convoi des otages dispose ses soldats en deux files placés de chaque côté de la route.

Pour impressionner davantage la population, les soldats ont mis baïonnette au canon. Les otages marchent au milieu de la chaussée, espacés l'un de l'autre d'une vingtaine de mètres. Il se trouve que papa occupe le milieu.

Encour de route l'officier s'approche et lui propose de prendre son étrivière pour soulager la marche.

Papa refuse. Malgré ce refus l'officier entre en conversation. Il parle des familles nobles de la région. Papa lui dit: Vous connaissez parfaitement notre pays. Vous êtes sans doute déjà venu en France? — Non, Monsieur, j'y viens pour la première fois. Mes ancêtres ont quitté la France à la révocation de l'Édit de Nantes. Mais nous sommes toujours restés en relation avec la fraction de notre famille restée en France. Au moment de la révolution, les seigneurs de Croisilles n'étaient-ils pas les de

Lauragais. Oui - Eh! bien, je suis un descendant de cette famille. 11

Les otages vont coucher à Bapaume. Le lendemain, ils sont emmenés à Amiens. Ils sont logés dans une casemate infecte, infestée de vermine. Chaque jour, durant une heure, on les fait ~~sortir~~ sortir dans une petite cour.

Quelque temps auparavant, un parisien, estimant qu'il serait plus en sécurité, durant la guerre, en province qu'à Paris, s'est souvenu qu'il est quelque peu apparenté avec la famille de Joseph Milon et avec la nôtre; il est arrivé à Croisilles. D'un commun accord, il séjourne alternativement un mois dans chaque famille.

Ce Monsieur Arthur passe pour être débrouillard, il va se révéler diplomate. ~~Il va se révéler diplomate~~ <sup>avisé</sup>.

Muni d'une lettre du maire de Croisilles, Arthur se rend à la préfecture d'Arras. Il obtient du

prefet les papiers qui l'accréditent auprès du général allemand, pour traiter de la contribution de guerre réclamée au canton de Croisilles.

Arthur va trouver ce général à Amiens, obtient que la somme exigée soit réduite des deux tiers.

Il revient à Croisilles, recueille auprès des cinq familles les trente trois mille francs. Il retourne à Amiens régler la contribution et ramène les cinq otages. Ils étaient partis depuis six jours.

Quand papa rentre, maman et nous quatre courons vers lui. Mais papa ne nous laisse pas s'approcher. Il demande à maman de préparer la baignoire près de la porte du corridor. Il fait disposer dans la cour quelques bottes de paille. Quand le bain est prêt, papa jette sur cette paille ses vêtements, ne garde que sa chemise et son pantalon.

Un domestique l'accompagne jus-  
qu'à la porte de la maison, il <sup>en sort</sup> ~~est~~  
en main, un fourchet. Papay dépose  
chemise, pantalon, calçon. Le do-  
mestique vient les <sup>poser</sup> ~~déposer~~ sur la paille  
et y met le feu.

Un jour, les francs-tireurs s'embus-  
quent dans le ruisseau à l'entrée du village.  
Ils tuent un hulan. En tombant, il a  
dû éperonner son cheval qui force  
dans les rues, et s'engage dans la rue  
de Fontaine. Lorsqu'il passe devant  
la ferme, le garçon de-cour l'ar-  
rête. Il cède ce cheval pour une chope  
et une bistouille à un voisin.

Ce cheval est resté de nombreuses  
années en culture à Croisilles.

Quand au début de 1915, je ramènerai  
de la sucrerie de Bozelles, François Bourgoigne  
et sa famille, nous causerons de la guerre  
de 1870. Bourgoigne, qui est plus âgé que  
moi, me racontera, qu'à Ransart, près  
de chez lui, les francs-tireurs ont tué

un prussien. Les camarades revinrent en nombre et fusillèrent quatre habitants. Une inscription sur un bâtiment à l'entrée du village rappelait cette exécution.

Les francs-tireurs étaient des volontaires engagés pour la durée de la guerre. Ils n'étaient pas incorporés dans une troupe régulière. Ils étaient simplement commissionnés. Groupés par 4 ou 5, ils faisaient la guerre d'embuscade contre les patrouilles, les éclaireurs. Les allemands n'admettaient cette catégorie de soldats. Partout ils créaient des civils, en guise de représailles. Croisilles eut la chance d'y échapper.

# La guerre de 1914 - 1918

L'attentat du 28 juin <sup>1914</sup> à Sarajevo  
soulève par toute l'Europe une émotion an-  
goissante. On redoute les pires conséquences.  
Cependant les jours passent, et le temps qui  
arrange bien des choses rend confiance.  
Depuis le début du siècle, les diplomates  
ont su concilier tant de causes de conflits.  
On ne croit pas à la guerre.

Mais cette fois, l'empereur d'Allema-  
gne se croit assuré de la victoire. Il veut  
la guerre.

Un mois après l'assassinat du prince  
héritier, à l'instigation de l'empereur d'Alle-  
magne, l'empereur François Joseph fait re-  
mettre à Belgrade un ultimatum d'une  
dureté inouïe, inacceptable.

Sans plus attendre l'Allemagne mobilise  
le 28 juillet.

Cette date me fut confirmée par un gen-  
darme allemand, qui, le 28 juillet 1915,  
laissa échapper devant moi cette réflexion:  
aujourd'hui un an, mobilisation.



## La Grande Guerre.

De grand matin le Deux Août, le Brigadier de gendarmerie vient m'avertir que l'on doit s'attendre à recevoir l'ordre de mobilisation dans le courant de l'après-midi.

Nous partons ce matin, Rose et moi. Son frère, Joseph, est arrivé de Grenoble, la veille avec sa famille, leur mère est gravement malade.

Mon beau-frère est très surpris, en apprenant cette nouvelle. Dans le Dauphiné non plus, on ne pense pas à la guerre.

Joseph boucle ses valises et repart. Il doit se rendre à Lyon le troisième jour de la mobilisation.

Vers dix sept heures, les cloches de France lancent à tous les échos le cri d'alarme de la Patrie en danger.

Le lendemain, dimanche, il y a une grande affluence à tous les offices.

Durant plusieurs jours, ce sont les départs quotidiens des mobilisés.

Cub

Le 6 Aout, le Prefet envoie à toutes les communes l'ordre de supprimer partout les réclames du "Bouillon Cub"

Nous constatons que les réclames de ce bouillon, quel'on n'a jamais vu dans les magasins, sont toutes placées à l'angle de rues, de telle façon qu'en marchant perpendiculairement ~~à~~ <sup>par</sup> ces ~~réclames~~, on avance dans la direction de Paris. Ainsi à Croisilles, il n'y avait que deux réclames à l'angle de la rue de la Ferme, et à la rue de Bapaume.

Le huit la Préfecture m'informe de l'arrivée prochaine de soixante évacués de Hambourg. La Commune devra pourvoir à leur logement et à leur subsistance.

Je vais trouver Jules Sauvage. Nous convenons que je vais convoquer à la réunion du Conseil Municipal les candidats malheureux aux dernières élections, sous prétexte de constituer une assemblée

en nombre normal, mais surtout dans  
le but de susciter l'union entre les ha-  
bitants. ~~Cous~~ ~~de~~ j'informe Rychelynek  
adjoind, de mon intention. Nous sont  
venus, le but fut atteint.

Vers le 20<sup>es</sup> Deux gendarmes quittent la  
brigade. Ils vont aux armées.

Le beau temps facilite la moisson.  
Les femmes y apportent un concours  
efficace.

Le 16 Aout arrivent les soixante mau-  
begeois: Douze familles, Dont deux mé-  
nages complets avec sept et huit enfants,  
et dix femmes avec leurs enfants.

Nous pensions que ces personnes  
allaient nous donner des nouvelles  
de la guerre: elles n'en <sup>ont</sup> savent pas  
plus que nous.

Notre moisson est terminée. Louis  
parle de s'engager. Je lui réponds tou-  
tinnent que je comprends son intention.  
Sa maman se met à pleurer. Je veux  
atténuer ma réponse en lui disant:

"On prétend que la guerre sera très courte. Dans ce cas, il est inutile que tu t'engages, tes classes ne seront pas terminées pour la paix. Mieux vaut attendre, voir les événements."

Louis et Raymond Maurier partent à Hauteauxvènes. Mon beau-frère Paul Dujardin est en retard à sa maison: presque tout son personnel est mobilisé, alors qu'ici j'en avais que deux jeunes gens.

Il circule des bruits étranges, fantastiques: une armée allemande serait séparée de son corps, circulerait à l'aventure dans la région de Cambrai, de Péronne.

Le brigadier et les deux gendarmes qui restaient encore à la brigade, quittent Croisilles.

Le 28 Aout, dans l'après-midi, il arrive des soldats français. Ils ont été mis en déroute à Rocquigny, localité située au delà de Bapaume, dans la direc-

tion de Péronne. Ils se dirigent sur Arras.  
 Ils n'ont plus d'armes, ils marchent en  
 désordre et sans chefs. Les habitants leurs  
 portent des vivres, des fruits, du vin leur  
 nombre <sup>en</sup> augmente sans cesse. Ils mar-  
 chent en pagaille, tels des troupeaux de  
 moutons. Vous sont sans armes, sans sacs.  
 M<sup>r</sup> le Doyen Harduin, qui leur apporte des  
 fruits, tombe mort sur la Place à la vue  
 de ce désastre. Et leur ~~...~~, nous com-  
 prenons ~~...~~

~~...~~ Enfin  
 les groupes sont moins compacts. Vous  
 voyez arriver les officiers, ils ont un peu  
 de troupes avec eux. Quatre officiers res-  
 tent à Croisilles pour grouper les traï-  
 naris et organiser le transport des blessés.  
 Ces officiers mangent à la maison. Vous  
 organisez un convoi d'une douzaine de  
 voitures, et vous partez vers vingt et une  
 heures. Je marche en tête, j'emmène les  
 officiers et quatre blessés.

Au dessus de Neuville, nous voyons des

soldats couchés sur les arêtes. Cette masse de corps inertes devient de plus en plus dense. En approchant Beauvais, la chaussée <sup>en</sup> est obstruée. Les officiers descendent et tirent un grand nombre de corps sur le côté.

A Arras le ~~desordre~~ <sup>desordre</sup> est aussi grand. Nous conduisons les blessés à l'hôpital.

Le lendemain on me signale deux voitures militaires remplies d'armes, abandonnées sur la route d'Ecoust. Je les fais conduire à la Citadelle d'Arras.

Le Préfet envoie, aux maires des communes traversées par les soldats, l'ordre de faire recueillir sur leur territoire les armes et les équipements abandonnés et de les faire transporter à la Citadelle d'Arras.

M<sup>r</sup> le curé de St-Léger, l'abbé Béhal, vient célébrer les offices religieux les Dimanches. Il continuera à venir durant l'invasion.

A la suite de cet événement à  
 Rocquigny, Des mineurs vont explorer  
 le champ de bataille. J'apprends que  
 plusieurs d'entr'eux ont été arrêtés par  
 les allemands qui les ont interrogés  
 sur les troupes en garnison, ou de pas-  
 sage dans la région. Je vais signaler  
 le fait au Prefet. — "Et alors?" me dit-il.  
 "Je vous demande d'ordonner aux maires  
 d'interdire cette circulation!" — J'ai bien  
 le temps de m'occuper de cela! Les maires  
 ont tout pouvoir pour prendre cette  
 initiative, s'ils la jugent utile."

Rien à faire de ce côté.

Je me rends à Boiry-Becquerelles, localité  
 située sur la grand'route d'Arras à Bapaume.  
 Proyant, le maire, me confirme qu'il passe  
 Des nombreux mineurs, ils circulent par  
 groupes de 10 ou 20. Hier il est passé pour  
 le moins deux cents cyclistes. Il sait éga-  
 lement que les allemands ont interrogé  
 un certain nombre. Il ajoute: "le  
 prefet devrait interdire cette circulation."

je lui raconte ma Démarche auprès  
 Du préfet. Prozac a soigné disant, il  
 a eu la jambe cassée dernièrement,  
 et quand même, comment pourrait-on  
 arrêter ces mineurs? Si vous voulez es-  
 sayer, voilà mon écharpe.

La maison de Prozac est située vers  
 le haut de la côte en Direction de Ba-  
 paaume. je me place au milieu de la  
 chaussée, en face de sa maison.

Arrivent cinq cyclistes. je lève la  
 main, puis j'étends les bras. Ils s'arrê-  
 tent aussitôt. <sup>m</sup> Je m'avance vers eux. je  
 leur dit que le préfet a interdit toute  
 circulation à bicyclette vers Bapaume.  
 je leur explique <sup>de cette interdiction</sup> complaisamment le  
 motif. j'ai à faire à de braves gens, ils  
 comprennent, mais ne font pas demi-  
 tour. Ils appuient leurs vélos contre le mur,  
 ils attendent. je remonte me placer  
 plus haut; il est préférable de ne pas me  
 tenir près d'eux. Un second groupe s'arrête  
 à mon signal. Les nouveaux venus ap-



premierement Des premiers arrivés le motif de mon intervention. Bientôt ils sont une cinquantaine. Trois Loustics viennent me trouver sans leurs vélos. Ils vont faire des courses à Bapaume. Je leur dit d'aller demander un laissez-passer au préfet.

Je surveille spécialement 7 ou 8 jaunes gens qui me paraissent tentés de foncer. Je suis bien décidé à culbuter celui qui arrivera en tête. Voilà une heure que je me tiens là. Ils sont une centaine. Quelques têtes commencent à s'échauffer mais d'autres se lassent. Un petit groupe s'écarte à l'arrière, délibéré, puis reprend la route d'Arras. D'autres les imitent. Ils sont encore une trentaine; ils voudraient bien foncer, parfois ils s'alignent sur la chaussée, esquissent une menace..... Enfin les voilà repartis. Il y a une heure et demie que je monte la garde. Je reste un moment accoudé à la fenêtre avec Proyard, de crainte qu'ils n'aient simulé un départ. Et je rentre chez moi.

Louis se rend à Lille, règle un compte avec un chevillier enbertian.

Louis retourne à Hautecevernes avec un attelage pour rentrer la moisson. Au retour, il nous ramènera d'Arras quatre sacs de farine, destinés à nous constituer une réserve de vivres.

En cours de route, Louis est réquisitionné; il est envoyé à Marcueil par l'armée française. De là on veut l'envoyer à St Pol; mais Louis prouve, d'après son laissez-passer, qu'il n'a que dix septans, on doit le laisser libre. Il se rend chez son oncle.

Les services publics sont désorganisés. Le percepteur de Croisilles est immobilisé depuis le début. La mairie ne reçoit pas de fonds pour payer ses employés: secrétaire de mairie, garde, cantonniers, etc. Les fonctionnaires de l'Etat ne reçoivent pas leurs appointements. La Commune n'a pas encore <sup>touché</sup> ~~reçu~~ de subvention pour la subsistance des maubugeois. Cependant, j'ai adressé plusieurs réclamations au préfet.

Croisilles <sup>est</sup> la seule commune qui ait  
 des réfugiés à sa charge, je demande  
 au préfet de les répartir entre les com-  
 munes avoisinantes. Je ne reçois pas de  
 réponse.

A la suite du combat de Rocquigny,  
 une certaine panique s'est répandue dans  
 la région. Certaines familles se sont enfuies  
 dans le Boulonnais, vers la Normandie.

L'autorité militaire convoque les jeunes  
 gens de la classe 1914. Ils partent un  
 matin à l'issue de la messe. Louis, qui  
 est rentré d'Hauteauxmes, les escorte jus-  
 qu'à Henin; il porte un drapeau, quel-  
 ques jeunes gens l'accompagnent.

Le chemin de fer de Boislesau à Cam-  
 brai ne fonctionne plus.

Le service de la poste ne vient plus  
 à Croisilles. Nous devons aller chercher  
 le courrier à Arras. Nous sommes 4 ou  
 5 à assurer bénévolement ce trans-  
 port. Et ce n'est pas à l'Hotel Des Postes  
 que nous trouvons notre courrier, mais

à l'Hotel de Ville; c'est un employé municipal qui nous remet notre sac. Bientôt nous rapportons également le sac postal d'Harrincourt, qui vient le chercher à Croisilles.

La Distribution se fait chez Mme Godart qui tient une auberge sur la Place. Elle a mis gracieusement une salle à notre disposition. C'est chez cette Dame que nous nous réunissons pour causer, pour attendre les nouvelles, les communications. Nous y prenons parfois certaines décisions.

Le facteur rural vient chaque jour prendre le courrier qui reste à distribuer et le porte à domicile.

Je dois dire que Croisilles n'a plus de maison communale en cette année 1914. Une mairie neuve est en cours de construction sur l'emplacement de l'ancienne.

Je vais remettre au planton du préfet une lettre où pour la 3<sup>ème</sup> fois

je l'informe que nous ne pouvons con-  
server les soixante maubourgeois.

S'il s'est donné la peine de la lire,  
le préfet a compris que nous sommes décidés  
à les évacuer à notre tour. Il n'est pas  
admissible qu'une commune, privée  
des services administratifs, de toutes res-  
sources, conserve à sa charge 60 évacués,  
alors qu'il ne s'en trouve aucun dans  
les autres communes, pas même à  
Arras. +

Le 7 ou 8 septembre la première patrouille  
de goumiers traverse le village. Ce  
sont 15 à 18 arabes sous la direction d'un  
sous-officier français. Ils sont équipés selon  
leur costume indigène, ils montent des  
chevaux arabes. Leur mission consiste  
à rechercher les patrouilles ennemies.  
En dehors des villages, ils avancent dé-  
ployés en tirailleurs de chaque côté de  
la route. Dans les communes, le sous-  
officier les tient groupés, ne les laisse  
pas mettre pied à terre, car ils sont

voleurs, pillards. Ils nous donnent l'impression d'être à moitié sauvages. Ils nous montrent des oreilles d'allemands qu'ils sortent de leurs musettes. Parfois ces oreilles sont encore toutes fraîches, le sang est vermeil, n'est pas encore coagulé, et leurs mains sont tachées de sang. On m'a raconté que l'un d'eux a un jour exhibé une tête entière d'allemand.

En l'espace de 15 jours, nous vîmes des gounniers 4 ou 5 fois à Croisilles. Ils nous donnèrent une représentation de fantasia. Je me figurais que j'allais assister à un art d'équitation inconnu chez nous. Je fus bien déçu. Ces cavaliers partaient de pied ferme au galop, agitant leur carabine de la main droite et poussant des cris. Ils arrêtaient brutalement leurs chevaux qui se cabraient et repartaient au galop en changeant de pied. Je fus en <sup>tant de</sup> cœur de cette brutalité. J'ai félicité le

Tous officier de s'abstenir de cette démonstration.

En ce moment on raconte qu'il circule beaucoup d'espions, et principalement des espionnes. Léon Morel, Léon Bilou, Plouvié, etc. organisent une surveillance. Un jour Morel et moi allons arrêter quatre dames qui suivaient le chemin sans ville. Nous les ramenons à la gendarmerie. Leurs explications ne nous satisfont pas, nous les faisons conduire à Arras.

Une autre fois nous arrêtons un Monsieur qui se promène dans le village. Il se met à rire et nous félicite en nous montrant sa carte d'identité. C'est un inspecteur des Finances, qui a dîné à l'auberge et attendu l'heure de pouvoir se présenter chez moi. En ce temps là j'avais toujours mon écharpe en poche, je n'eus jamais à l'exhiber.

Le préfet n'a pas répondu à ma lettre au sujet des maubeugeois, je

vais le voir. Le planton vient me dire que M<sup>r</sup> le préfet est très occupé. Veuilley lui dire que j'ai absolument besoin de lui causer. Quand je pénètre dans son cabinet, le préfet me dit sans lever la tête: "Je suis très absorbé, M<sup>r</sup> le maire, veuilley m'excuser, avancez. Vous désirez? — Que vous vous déchargez d'une partie des maubergeois. Vous les avez, vous les garderez! — Je vous déclare que demain je vous les amènerai. Vous les garderez! vous dis-je ou foutez les à l'eau (textuel) — A demain, M<sup>r</sup> le préfet, vous les aurez tous. Au revoir!"

Pour la première fois, le préfet lève la tête, me regarde: "Vous ne ferez pas cela? Alors, les yeux dans les yeux, je lui dis, très calme: "M<sup>r</sup> le préfet, notre rivière est à sec. Ici au bout de votre jardin, le Crincheon coule à pleins bords, je vous les amènerai. Au revoir." — "Attendez" dit-il. Il appuie sur un bouton et se penche sur ses papiers. Je reviens près du bureau. Entre M<sup>r</sup> Ledoux, son chef de



cabinet, il avance près du bureau.  
 Le préfet le regarde: "que désirez-vous?"  
 - Vous m'avez appelé" - Le préfet esquive  
 un geste de lassitude, dépourcement, et  
 appuie sur un autre bouton. N<sup>o</sup>. Le  
 Doux me regarde en prenant à l'égard  
 de son patron une attitude de commi-  
 sération. Entre un chef de bureau.  
 Cette fois encore le préfet lui demande  
 ce qu'il désire. - Nouveau geste d'é-  
 pourcement et troisième bouton.

Enfin, c'est le chef de bureau coupé-  
 tent qui entre. Vous sommes quatre  
 autour du préfet. Il me dit: "expliquez  
 lui ce que vous demandez?" Quand j'en  
 arrive à lui demander de me remettre  
 les Douze avis qui informent les maires  
 intéressés de l'arrivée de ces malheu-  
 reux, le préfet s'écrie encore: <sup>mais ajoutez:</sup> Donnez  
 lui tout ce qu'il veut. Allez. Vous sortez  
 tous les quatre. Quand toute cette pape-  
 rasserie fut prête, avec signatures et  
 cachets, je rentre à la maison.

Deux cyclistes vont prévenir les maires qui doivent recevoir des évacués. Le lendemain les maubeugeois sont conduits vers leur nouvelle résidence. Vous conservez la famille Carl, la plus nombreuse: le père, la mère et huit enfants.

Malgré la dramatique situation actuelle l'esprit sectaire de certains radicaux ne s'arrête pas. Il circule sur certains patriotes des bruits où l'absurdité le dispute à la méchanceté. Je ne veux citer qu'un fait: à Beaurains, 16<sup>e</sup> Decorbie cultivateur a construit une meule de blé en forme de ruche; il y pénètre par un passage dérobé et correspond avec les allemands. Et ce bruit se propage de village en village.

J'arrive un jour à l'Hotel de Ville prendre le courrier. En me voyant, l'employé dit à haute voix "voilà Croisilles, les sacs pour Croisilles et Havrincourt, s. v. plait."  
Ma voisine, une femme du peuple, me

Demande: Vous êtes de Croisilles? Ce n'est-il exact que le maire a été persécuté par les Français parce qu'il renseignait les allemands? Je prends les sacs que l'on met tend, et je sors, laissant au voisin auquel j'ai vu de serrer la main, le soin de répondre.

Depuis quelques jours, il passe différents groupes de territoriaux, ces hommes reviennent de St Pol. Quand, au mois d'Avril, ils se sont présentés au bureau de recrutement, on leur a dit: retournez dans vos foyers, vous reviendrez dans un mois, si vous n'êtes pas appelés d'ici là. Le mois écoulé, ils se sont rendus à St Pol, où le bureau de Recrutement s'était transporté. On les a encore renvoyés dans leurs foyers, où ils furent surpris par l'invasion.

La commission de recensement des chevaux vient opérer dans notre région. Elle opère avec une hâte fébrile. Les propriétaires de chevaux sont appelés par lettre alphabétique. Lorsque le contingent de chevaux

requis est atteint, les commissaires lèvent la séance et s'en vont. Ces malheureux chevaux sont emmenés à Arras et à Douai, où durant plusieurs jours ils restent attachés sur les marchés, sur les Places publiques, sans soins, sans nourriture.

Le percepteur d'Hémir, M<sup>r</sup> Herboumetz, vient me remettre une somme globale pour payer les employés municipaux et en acompte sur l'indemnité due à la Commune pour la subsistance des évacués.

Nous voyons à présent des patrouilles de soldats français: cyclistes et cavaliers.

Vers le 18 Septembre, M<sup>lle</sup> Fouquet revient de Cambrai à pied, trente kilomètres. Elle raconte que les allemands sont arrivés dans cette ville depuis huit jours, que durant plusieurs jours, il lui fut impossible de sortir de la ville, les allemands gardaient toutes les issues.

On ne la croit pas, on la plaisante, on lui dit qu'elle a pris les pompes pour des allemands.

Voilà que nous voyons de loin en  
loin une patrouille de cyclistes allemands.

Il nous arrive alors de nous livrer à  
des actes dont le résultat acquis n'était pas  
en rapport avec les conséquences terribles  
auxquelles nous nous exposions. J'hésite  
à les raconter, mais pourquoi les taire?  
Tout s'est <sup>d'ailleurs</sup> bien passé.

Léon Bilou sortait du village par  
la rue d'Arras, il aperçoit un fantassin  
allemand, debout sur le bas côté de la  
route, l'arme en bandoulière, les deux  
mains dans les poches. Bilou avance droit  
sur lui et lui dit : "la guerre finie? - Oui."  
Bilou lui prend son arme et lui fait  
signe de le suivre. Il l'amène à la maison.  
Pendant que le soldat se restaure, j'en  
voie demander à Ryckelguck, qui a un  
bon trotteur, s'il peut le conduire à Arras.  
Louis manifeste le désir de garder son uni-  
forme, nous lui donnons des vêtements  
civils. Ryckelguck et Jacques sortent par-  
tent avec leur prisonnier. En plaine,

à l'endroit d'un grand champ de betteraves, l'allemand, pris sans doute de remords, essaye de fuir à travers champs. Mais Ryckelynek a un revolver, une balle en l'air, et le prisonnier remonte précipitamment en voiture. A Arras, ils remettent l'allemand aux gendarmes.

en amenant  
son soldat

Nous l'avions échappé bel! A peine Milon disparaissait-il dans la rue de Fontaine, que deux cyclistes allemands, venant de St Léger, traversaient la Place vers la rue du Pont.

Le lendemain j'apprends que Ryckelynek a un nouveau prisonnier, qu'il le fait travailler. Je vais lui dire de s'en débarrasser au plus vite. Ça qu'il fit.

Le plus bel exploit fut accompli par le gendarme de Bullecourt.

La sucrerie centrale d'Escaudouvrey avait une raperie en plein champ entre Bullecourt et ~~Escaudouvrey~~.  
Hendecourt

Il n'existe aux alentours qu'une  
~~une~~ seule maison à usage de débit de  
 boissons et de ferme. Le garde <sup>de Bullecourt</sup> vient de  
 mettre son vieux képi au rancart, il  
 porte un képi aux galons brillants. ~~En~~  
 Entrant dans ce café, il voit quatre alle-  
 mandes assis autour de la table du milieu  
 ils prennent leur repas, ils ont <sup>déposé</sup> appoggié  
 leurs fusils contre le cou en entrant.  
 Voyant ce képi galonné, les allemands se  
 lèvent, claquent les talons, lèvent les bras.  
 Le garde se place entre les armes et la  
 table, et tenant le bras en avant, dit  
 d'un ton autoritaire: prisonniers. Il les  
 fait sortir devant lui et seul, les amène  
 tous les quatre à Croisilles, ils ont par-  
 couru cinq kilomètres, traversé Bul-  
 lecourt et une partie de Croisilles.

Je fais demander aux deux seuls pro-  
 priétaires d'auto: Borel et Bouvillie, de  
 les conduire à Airas. Ils partent, enme-  
 nant chacun deux allemands et un civil.  
 Mais en passant devant sa maison, Borel a ~~dit~~  
 la malheureuse idée de conserver les quatre uniformes.

Vous verrez plus tard que ce geste lui attirera six mois de prison en Allemagne.

En arrivant à Arras, nos concitoyens trouvent un désarroi complet. Il ne reste plus un gendarme à la caserne, à la Place, les officiers ne peuvent se prendre en charge et ces allemands: "conduisez les à Saint Pol."

À S<sup>t</sup>-Pol, les gendarmes les refusent, le sous-préfet n'en veut pas. Morel s'impatiente, déclare qu'il va les lâcher dans la cour de la sous-préfecture. Un M<sup>r</sup> dit à Morel: "conduisez vos allemands à la gare, sur forme au train de territoriaux." À la gare les prisonniers sont accueillis joyeusement. Les territoriaux se réjouissent à la pensée qu'ils vont faire, à la caserne, dans une ville de Centre, une entrée triomphale avec ces allemands. Il est fâcheux qu'ils n'aient plus leurs uniformes.

Nous sommes au 25 septembre, chaque jour nous voyons passer des patrouilles françaises et allemandes. Elles ne se sont rencontrées qu'une seule fois le 28.



Nous avons l'impression de l'imminence d'événements que nous ne pouvons définir. Les cultivateurs poursuivent les travaux des champs, mais ne s'éloignent pas du village. A la ferme, un attelage actionne la batteuse, nous avons commencé à battre le blé; deux autres attelages vont aux champs.

Auguste Duquenne vous informe le 26 que depuis deux jours un allemand se tient au pied d'une meule tout près de Chérisy. Il cherche évidemment à se faire ramasser. Mais le temps des enlèvements est bien passé.

Dans l'après-midi, il passe dans notre rue, venant de Fontaine, un escadron de hulans. Notre grand'porte est fermée, nous entendons les pas des chevaux et nous voyons les lances à travers les barreaux de fer qui forment la porte. C'est la première fois qu'il passe à Croisilles une troupe allemande de cette importance.

Une demi heure plus tard deux officiers belans entrent à la maison. Ils viennent faire une visite de courtoisie. Ils me disent d'un ton hautain, arrogant: "Vous avez vaincu les Serbes! Vous avez vaincu les Russes! Vous avez vaincu les Français! Vous vaincrez le monde entier, si le monde se lève contre vous. Vous avez voulu la guerre, vous l'avez. Vous n'avez pas le droit de vous plaindre."

Il est évident qu'ils sont vexés que je ne réponde pas. Voilà des ritournelles que pendant six mois, nous entendrons bien souvent. Mais ils ne diront jamais: Vous avez vaincu les Belges. Aurait-ils eu un vague sentiment de honte de leur forfait à l'égard de la Belgique?

Pendant cette visite, Joséphine était au jardin. Elle regrette de ne pas avoir vu ces allemands, je n'en verrai peut-être jamais!

s'écrie-t-elle. Plût à Dieu qu'elle n'en vît jamais!

Le 28 Septembre, vers 8 heures, je remontais la rue du Pont. Trois Dragons la descendent au pas, ils marchent l'un derrière l'autre. Je fais demi-tour, j'accompagne le troisième. Nous causons, sans apprendre de nouvelle l'un à l'autre. Je lui dis cependant qu'il y a trois quarts d'heure, il est passé quelques cyclistes allemands. Aucun des trois ne me demande leur direction. Je constate aussi qu'ils ne se retournent pas pour regarder en arrière.

Quand nous approchons du pont, nous voyons sept cyclistes couchés sur leur guidon se précipiter dans l'avenue de la gare. Je demande: quels sont ces cyclistes? Le Dragon me répond: "j'allais vous poser la question?" j'émetts l'avis qu'ils doivent être allemands. Mon opinion ne

suscite aucune réaction chez les trois français. je continue à les accompagner. Vous restez à cinquante mètres du coiffeur, je me ferai raser.

Arrivés à la jonction du chemin d'Hendecourt, nous voyons trois segments de roues de bicyclettes arrêtées dans le tournant de la rue de la gare. Puis ces roues reculent et les sept cyclistes repartent vers Ecourt, toujours couchés sur leur guidon. En ce moment un charretier ramène à la sucrerie un tombereau chargé de terre. Je laisse aller les dragons, qui suivent paisiblement leur chemin, je marche à côté du charretier, je suis à vingt mètres de la maison du coiffeur. Nous croisons le domestique d'Emile Tulloy. Il est debout sur l'avant d'un tombereau à quatre roues rempli de betteraves. Il a vu les cyclistes, il a reconnu les allemands, sa figure est décomposée, il a les yeux agrandis, il ouvre la bouche toute grande, mais

n'articule aucun son, ne fait aucun geste. Il se gare dans le chemin d'Houdcourt.

Les allemands se sont embourgués derrière la crête à l'entrée du chemin de Bullecourt.

Lorsqu'ils ouvrent le feu, les français se trouvent à cent vingt cinq mètres. La première balle me passe à cinquante centimètres de la tête, quelle violence de sifflement!

J'y et moi nous nous rejetons derrière le tombereau, pour ne pas être renversés par les dragons passant au galop. Une belle siffle aux oreilles du cheval, travers la barre du haut du tombereau. Le cheval s'affole, rentre au galop dans la sucrerie où il arrivait. Quant à moi, d'un bond je suis contre la maison du coiffeur. Je suis à l'abri des balles; la maison au dessus est en proximité sur la route. Je vois un cheval s'abatte, le dragon se reçoit sur les pieds, sa carabine saute sur le bas-côté. Il n'a pas lâché les rênes, il veut faire relver son cheval, après deux essais infructueux, il se sauve le long du bas-côté droit. Une légère courbe de la rue

le protégé des balles.

Il n'en est pas de même du malheureux Gaston Demory. Il revenait déjeuner, il a la fâcheuse idée de s'arrêter contre le mur en face de sa maison, qui se trouve la troisième à droite au-delà du pont. Une balle lui traverse le poignet gauche, la hanche les intestins. Je le vois faire trois pas vers sa maison, les bras en l'air, et il tombe mort. Sa femme court sous la fusillade le prendre par les épaules et le traîne chez elle. Les allemands ont tiré une vingtaine de coups de fusil.

Bien que je sois à l'abri des balles, j'entre chez Defossé, de crainte que les cyclistes poursuivent les Français.

Puis je vais chez Demory. En passant, je ramasse la carabine. La balle qui a tué notre malheureux concitoyen s'est mise en biais, après avoir traversé le poignet et le bassin, elle a labouré les intestins.

Quant au cheval, il s'était relevé, avait repris sa course au galop. Il fut

arrêté sur la Place. La balle lui était  
passée en s'ouvrant à la cuisse et le long de  
l'épaule; elle était donc passée entre la  
jambe du cavalier et le cheval. Le Dragon  
était parti à la suite de ses camarades  
quand je suis arrivé avec sa carabine.

L'après-midi, deux Dragons démontés  
me demandent de les conduire à Vaulx.  
Nous emportons la carabine de leur cama-  
rade. A Vaulx, ces Dragons retrouvent  
leur régiment. Mon voyage s'effectue sans  
fâcheuse rencontre.

Dès le matin du Dimanche 29 Septem-  
bre, les patrouilles se succèdent sans se  
rencontrer. A la sortie de la messe, nous  
causons sur la Place. Quelques hussards  
remontent la rue de St Léger, vers le  
haut de la côte, avant de sortir du village,  
ils entrent dans le café situé à droite.  
Je décide d'aller voir de quelle façon ils se  
comportent. A peine suis-je arrivé à la  
hauteur de la rue du moulin, que les al-  
lemands remontent en selle et tourment

à droite, par le chemin qui contourne le village.

J'avais une course à faire chez le boulanger Dupin, je continue mon chemin. Quand j'arrive à l'entrée de la rue de Bozelles, deux chasseurs descendent la rue, sont à vingt mètres de moi. A ce moment, ils font demi-tour. Je les appelle, je veux leur dire qu'à l'autre bout et ~~presque~~ à cent mètres du village, six hulans suivent une route perpendiculaire à celle-ci. Les chasseurs ne s'arrêtent pas, je suis cependant convaincu qu'ils ont vu mon geste, ils ont entendu mon appel. Ils remontent la rue au pas, côte à côte, sans se retourner. (Les patrouilles, dans les localités, vont toujours au pas.) Au moment où ils disparaissent au coude de la rue, deux cyclistes allemands passent dans la rue de St Léger.

Il est temps que je raconte un incident ~~ou incident~~ comique, qui s'est passé à Arras vers le 25. <sup>7</sup> bre



Arros fut visité trois fois par les patrouilles allemandes. Huit hulans descendaient, sur deux rangs, la rue Ernestale, ils se trouvaient à la hauteur du magasin de la Ménagerie, un gamin débouche de la rue Des Gauquiers, en voyant ces soldats, il cria à ses camarades: voilà les Anglais! Les hulans sont pris de panique, font demi-tour en se bousculant. Un cheval est projeté contre une façade, brise la glace. Les allemands remontent la rue Gambette à la charge sous les quolibets des témoins. j'ai vu cette façade; deux traverses légères étaient arquées.

Dans l'après-midi de ce dimanche, un jeune homme d'une quinzaine d'années vient me dire que deux gendarmes me demandent d'aller les voir à Henin. Ils ont une communication importante à remettre, et ils ne peuvent venir à cause des patrouilles.

En ce moment des allemands circulent

Dans les rues, il m'est impossible de m'absenter. Louis s'offre d'aller à Hénin. Quand Louis arrive, dans l'encaissement de la route, à mi-chemin du pont, il entend à sa gauche une fusillade de 12 à 15 coups. Lorsqu'il débouche des crêtes, il aperçoit les deux gendarmes, escortés de gendarmes, ils côtoient la route d'Arras, déployés en tirailleurs. Ce sont eux qui ont tiré sur des hélans, qui se trouvaient, sur le versant opposé, le chemin rouge qui va de la route de Boyelles à la route d'Arras. Les gendarmes remettent leur pli à Louis et font remiftoar.

Cette enveloppe contenait, pour chaque commune du canton, une note du préfet ordonnant aux maires de faire évacuer immédiatement sur St Pol tous les hommes de 18 à 48 ans.

Je fais publier cet ordre par le garde, bien qu'il y ait encore des allemands dans le village. Et je convoque chez Gavart notre petit clan habituel.

Comme chaque fois en pareille cir-  
constance, il se présente quelques per-  
sonnes qui se chargent de transmettre cet  
ordre aux maires du canton.

En ce moment, nous voyons un cou-  
voi allemand monter la rue du pont. Ce  
sont des voitures étranges, telles les chariots  
de culture utilisés par nos ancêtres. Le  
fond de ces chariots est étroit; les côtes, <sup>étagées</sup> ~~plans~~  
en s'évasant, sont à claires voies, en forme  
d'échelles. Ces voitures sont courtes, tout au  
plus quatre mètres, elles sont couvertes d'une  
bache et trainées par deux chevaux. Elles  
possèdent à l'avant un siège pour les deux  
conducteurs. Nous n'avons jamais revu  
par la suite ces attelages.

Le convoi qui prend la rue de St-Leger  
est interminable, sans intervalles, ni inter-  
ruption. Il dure ~~est~~ <sup>est</sup> près d'une heure.

Où vont ces allemands? Dans cette  
direction? Ils s'éloignent de leur base  
et vont vers le côté français. Si les ré-  
clamers du bouillon <sup>Cyb</sup> n'avaient pas  
cub

été enlevés, ils auraient vu qu'ils avançaient vers Paris.

J'ai su quelque temps après qu'à St Léger, cette colonne a pris la route de Braucourt, arrivée à la sacrie, elle a suivi la grande route de Baraume à Douai jusqu'à Écourt, puis est allée contourner à Veruill et Laguicourt. Les allemands étaient partis d'Henricourt et de Bellecourt ! Ils avaient parcouru 15 kilomètres par une route en forme de fer à cheval, pour revenir à 3 kilomètres, sur le côté de leur départ. Mais les soldats étaient convaincus qu'ils avançaient sur Paris.

Revenu à la maison, avec Rose, Marie, Lucie et les <sup>3</sup> jeunes gens, nous discutons du sort de ces derniers.

Jacques Lostier n'a pas dix huit ans révolus; Louis vient d'avoir dix sept ans. Ils ne sont pas visés par l'arrêté du préfet. Mais Louis est grand et fort, nous décidons de les éloigner pour quelques jours. Nous nous rappe-

lous qu'après l'affaire de Rocquigny, le pays reprit son train de vie habituel.

Lundi matin, Haime, Jacques et Louis partent à pied, ils portent une vieille bêche, et leur déjeuner dans une malle de journalier. Ils n'emportent pas de vêtements de rechange, pas d'argent de réserve; nous sommes convaincus qu'ils seront de retour avant la fin de la semaine. Leur laissez-passer indique qu'ils vont déplanter des betteraves chez leur oncle M<sup>r</sup> Dujardin à Hautevesnes. Henri part avec la charrette attelée d'un jeune normand de trois ans: Cléry. Le domestique doit aller au-delà du rayon des patrouilles allemandes, remettre la voiture aux jeunes gens et revenir. Ils sont arrivés à destination, mais ne sont pas revenus.

L'ordre du préfet ne fut pas transmis aux communes. Il était impossible de circuler, les patrouilles allemandes sillonnaient sans arrêt la région. Seules trois communes en furent informées.

verbalement par des hommes qui s'y rendent en tenue de travail, à travers champs.

Toute la journée des mobilisables viennent me demander un laissez-passer.

Jean Pagniez et René Sergeant partent à vélo. Ils sont arrêtés par des allemands, qui brisent leurs machines. Ces gamins (ils ont 19 ans) reviennent chez eux, ils boudeent, ne veulent pas partir à pied. Vous les retrouverez dans deux jours.

Ce lundi s'est passé sans incident.

Patrouilles habituelles. Les cultivateurs continuent les travaux des champs, auprès du village. Ici un attelage continue à battre le blé.

À minuit quatre retardataires viennent me demander un laissez-passer.

Ils ne sont pas les derniers à partir.

Mercredi au début de la nuit Georges Dumont et deux camarades quitteront Croisilles au début de l'invasion.

Mardi matin premier octobre,

55

Angelina (Nana) pétrit le pain comme elle le fait chaque semaine.

Vers neuf heures le canon gronde au Sud-Est de Croisilles. Vers une heure un officier belge vient me trouver, il est nanti de papiers de l'Etat Major français avec cachets. Je l'accompagne au haut du clocher. Nous voyons des hulans venir du cimetière d'Écourt vers le bois de Sauvage au délaquoir, à gauche du chemin de Bapaume. "Ne restez pas ici, me dit-il, nous allons les déloger."

Peu après, au premier coup de canon je monte au grenier. Je vois les hulans galoper vers le cimetière. Les obus les poursuivent, mais tombent derrière le groupe. Cependant au Grand bois, un cheval s'abat, agite les jambes puis reste inerte. Je n'ai pas vu remuer ni relever le cavalier.

Un instant après j'aperçois des hulans déployés en fourrageurs

entre les routes de Bullecourt et d'Henricourt, s'avancer vers Croisilles. Je descends pour fermer la grand'porte, mais j'aperçois sept ou huit dragons qui arrivent de par Fontaine; je leur signale les kulans. — "Vous allez les déloger?"

Je remonte en vitesse au grenier. J'aperçois quelques kulans qui arrivent dans la rue de Fontaine. — "Mon Dieu! les dragons vont se trouver pris entre deux feux." Je franchis la propriété de Mourouvalles, son mur de clôture. J'arrive sur la Place avant ces kulans.

Un obus, venant de la direction de Boisieux, derrière moi, s'écrase au sol à sept ou huit mètres. Quel fracas! Les éclats s'étendent sur un angle de soixante dix degrés, font des encoches dans les murs depuis la mairie jusqu'à l'étude de M<sup>e</sup> Burgeat notaire. Je suis à dix mètres de la rue du Pont. Elle est déserte, je n'y vois ni dragons, ni civils. Derrière moi il



n'y a pas de hulans. Un second obus tombe au delà de l'église. Je me hâte de rentrer par le même chemin. Quand je suis au coin de la grand'porte, un obus tombe dans la cour. Il fait des éclats qui font encocher à la grange et à l'étable ci vacher: le mariage est entre les deux bâtiments. La roue motrice est brisée, les chevaux s'effolent, deux ont été touchés légèrement et les barres des croisillons de traction les heurtent aux jambes. Nous sommes quelques vieillards et enfants qui nous bien du mal à les arrêter. Le conducteur vieillard de 70 ans, est heureusement assis sur le siège au dessus du pivot.

Quand les chevaux sont à l'écurie, je fais l'appel du personnel qui descend à la cave, car le bombardement continue. Il manque une femme, je la trouve dans la

grange terrée sous les bottes de blé.  
Notre cave est bondée de monde,  
les voisins se croient plus en sûreté  
chez nous que chez eux.

Les français et les allemands ont  
lancé une centaine d'obus sur le  
village alors qu'il n'y avait au-  
cune troupe à Croisilles.

Vers cinq heures du soir, le bom-  
bardement cesse; nous obstruons  
les soupirails de la cave en y dépo-  
sant des tas de grès.

Je vais parcourir le village. Seule  
la maison de Béthencourt a été endomma-  
gée, elle a reçu 7 à 8 obus.

Quand je rentre je trouve le mé-  
nage Béthencourt installé à la maison.  
Ils ne sont pas rassurés, Rose leur of-  
fert l'hospitalité.

Le soir un peloton de chasseurs à  
cheval cantonne dans le haut de la rue  
d'Arras. Ces soldats font une barricade  
au bas de cette rue vers la Place, une

autre barricade vers le bout de la rue de Fontaine. Ils utilisent des instruments agricoles. Au même moment, une section d'allemands s'installe à l'autre extrémité, rue du Pont. Il est vraisemblable que ces deux troupes se sont ignorées.

Dans le courant de la nuit, on a entendu trois coups de fusil tirés de la barricade rue de Fontaine. Le matin nous voyons quelques taches de sang vers Fontaine. Il n'y a plus aucun soldat dans le village.

Nous décidons d'enlever les barricades, elles peuvent gêner aussi bien les français que les allemands. Les cultivateurs récupèrent leurs instruments.

Nous étançons nous solidement la maison de Bethencourt: elle a tenu jusqu'à la fin de la guerre.

Ce mercredi 2 Octobre le bombardement, par les deux armées, reprend vers midi. Les français tirent au sud de l'église,

vers la gare et la rue du pont; les allemands au Nord de l'église, vers notre prairie.

Notre cave regorge de monde.

Il y a 16<sup>me</sup> Flament, 16<sup>me</sup> Delattre sa fille et ses deux petits enfants.

Vers deux heures, du haut de la descente de cave, quelqu'un crie: la grange de Delattre brûle. Cette grange est construite le long de la rue. Au delà de la cour, la maison est construite en parallèle à la grange. Les écuries avec grenier au foin vont de la grange vers la maison. Mais à cinq mètres de l'habitation, les écuries s'arrêtent; seul le toit continue pour former un hangar. Il suffirait de couper ce toit pour préserver la maison.

Je demande si quelqu'un veut m'aider à tenter ce sauvetage et abriter des animaux. Ma fille Joséphine s'avance aussitôt, et elle est seule à se proposer. Elle a dix-neuf ans.

Nous détachons les chevaux, les vaches,

Nous ouvrons les portes aux porcs. Nous sortons le chariot de la remise et nous abattons le toit.

Les canons continuent à gronder. Les obus allemands passent au dessus de nous, vont tomber à cent cinquante mètres dans notre pâture, dans notre jardin. On en a compté plus de 25 dans la pâture, 7 ou 8 dans le jardin.

Une vache et la petite chèvre des enfants sont tués en pâture.

Nous allions avoir terminé notre travail (la maison et les bertiens furent préservés.) quand M<sup>r</sup> Pagniez vient m'informer que des allemands sont descendus dans sa cave, où se tenaient 25 à 30 personnes; ils ont fouillé les hommes, ont trouvé dans la poche de son fils Jean une balle de fusil. Ils ont fait remonter tout le monde dans la cour, ont mis contre le mur Jean Pagniez complètement nu, l'ont mis en joue, n'ont pas tiré, lui ont fait remettre ses vêtements. Alors les allemands ont fait entrer dans la maison Brunot

et Rebout qui ont 60 et 80 ans, Moeuvillé et Lefebvre qui ont 30 et 40 ans, Jean Pagniez et René Sergeant (qui n'ont pas voulu partir à pied), et les deux plus jeunes enfants jumeaux de Pagniez qui n'ont pas quatorze ans.

Pagniez me prie d'intercéder auprès des allemands, pour qu'ils n'enlèvent pas ces deux enfants. Sans même rentrer à la maison, j'y pars couvert de sueur et de poussière. A la porte d'entrée un soldat monte la garde la gonnnette au canon. Obais à l'intérieur, un officier, assis à une table, fait des écritures. J'entre, je lui dis que je suis le maire de la commune, que je lui demande de ne pas enlever ces enfants si jeunes. Il ne comprend pas le français, il me répond: Vous mère un beaucoup enfants interprète venir. De gerte il me dit de rester.

L'un des prisonniers me prie d'aller lui chercher un pardessus.

à la porte, le soldat croise la bajonnette m'interdit la sortie. Je reviens auprès de l'officier --- Il ne sait que me faire signe de m'asseoir en répétant "interprète."

Vers le soir arrive un sous-officier qui parle bien le français; mais l'officier sort précipitamment, je suis prisonnier. Ce nouveau venu nous demande si l'un de nous a une voiture pour nous emmener. Je me propose. Ne pourrais-je pas rencontrer un officier qui comprendrait la situation? Vain espoir.

Je fais atteler un gros cheval de culture à notre break. Rose et les enfants ne peuvent m'approcher. Joséphine ne peut me passer un pardessus et un peu de vivres que par l'intermédiaire d'un allemand.

Notre voiture était solide, d'excellente qualité, elle possédait une galerie. Les allemands installent trois bicyclettes et leurs 3 sacs. Un soldat s'assied près de la porte, puis les huit pri-

Souffiers se casent à l'intérieur. Le sous-officier et le soldat se placent à main-côté. Nous partons par Écourt, Voreuil, à Quéant par le chemin de terre. Les allemands sont pressés. Tout le long du parcours, ils crient, frappent à coup de crosse le cheval.

À Quéant, les soldats nous arrêtent en face de la remise du cornbillard, nous le font pousser dehors et nous enferment à sa place. Cette remise est complètement nue. Nous devons nous coucher sur les briques, ou nous adosser au mur. Le plus pénible fut le courant-d'air, de fait que les deux grand'portes ne descendaient pas jusqu'au sol.

De grand matin un officier harangue sa section. Il parle avec entraînement. Il doit emballer ses hommes.

Nous entendons trois harangues différentes.

Arrive un soldat avec un seau et un bol. Il nous donne à chacun.



un bal de Bouillon. Bientôt on nous fait sortir et remonter en voiture. Nous <sup>allons</sup> à Prouville et à <sup>Trichy</sup> Joly. A l'entrée de ce village, un camp est installé dans une pâture; on nous fait descendre et nous sommes parqués dans un coin, au milieu des soldats. Vers onze heures nous recevons un peu de nourriture. Un moment après, un avion lance trois bombes: deux tombent perdues, une dans le camp. Nous voyons emporter trois hommes sur des civières. Il y eut plusieurs chevaux tués ou blessés. Vers quatre heures, un avion revient. Cette fois la bombe tombe à quarante mètres de nous, mais <sup>sur un</sup> au lieu de la propriété de M<sup>r</sup> Bricour, personne ne fut blessé. A la suite de cette bombe, on nous place à cent mètres du camp près de la route de Prouville.

Entre cinq et six heures un groupe d'officiers vient se placer près de nous. Nous tiennent la même lunette d'approche d'une forme spéciale. Brusquement

tous se taisent, braquent leur lunette vers le ciel. Nous voyons se former une ligne droite de dix nuages, puis elle va du Sud-Est au Nord-Ouest. Puis au dessous du premier nuage, une seconde ligne de trois nuages, parallèle à la première. Au dessous encore deux nuages. Ces nuages n'étaient pas tous identiques, les plus grands pouvaient avoir 75 centimètres de diamètre, les plus petits 30 à 40.

Les conversations reprennent, mais tous les officiers restent en place. Au bout de vingt minutes, les nuages sont dissipés. Alors nous <sup>voyons</sup> dessiner des coqs parfaitement identiques. Ils s'alignent dans la même direction que les nuages. Dix sept coqs dessinent un aéroplane.

Alors les officiers partent vivement trouver leurs hommes et le convoi se met en marche vers Provville. Un soldat nous amène la voiture et nous re-

nous coucher à Bulcourt. Cette fois  
 nous sommes logés à la belle étoile,  
 dans la ferme de Lestienne, à l'entrée  
 de la cour, sur le gris. Nous avons deux  
 hommes de garde. L'un d'eux fait signe  
 à deux hommes de le suivre, ils ~~me~~  
 rapportent huit bottes de paille, nous  
 sommes neuf. Il nous arrive trois  
 nouveaux compagnons: Ricq et Bathon  
 de Bulcourt et un inconnu. Les deux  
 premiers sont accusés d'avoir fait des  
 signaux aux français avec la fumée  
 de leurs cuisinières, ils passeront  
 demain en conseil de guerre. Ricq  
 est très affecté.

M<sup>e</sup> Lestienne est mort depuis plusieurs  
 mois. M<sup>me</sup> Lestienne et ses enfants ont abandonné  
 la ferme. De grand matin nous  
 voyons des officiers sortir de la maison,  
 ils emportent de menus objets. Mais  
 bientôt arrivent les ordonnances qui em-  
 portent les cantines et les literies.

Nous recevons encore un bol de  
 bouillon et on nous fait avancer sur

le trottoir devant la maison, nous sommes tassés entre le figuier et la porte d'entrée.

Vers dix heures un officier s'arrête à quelques mètres, nous févisage. Il avance vers moi, me demande ~~mon~~ ce que nous faisons là. Je lui raconte notre odyssée à tour. Il écoute avec complaisance et s'en va.

En ce moment Ricq et Mathon que l'on était venu chercher il y a une heure reviennent. Ricq est livide, atterré. Vous sommes condamnés! Dit-il. Mathon ajoute: ils n'ont pas dit à quoi nous sommes condamnés. Peu après on vient leur dire qu'ils sont libres.

L'officier qui m'a parlé une heure plus tôt revient accompagné d'un autre officier. Le premier officier cause de nous, il doit expliquer le cas de chacun. Je vois qu'il me désigne du geste, et il s'éloigne. Après une courte hésitation le se-

cond officier vient vers moi. S'arrête à deux mètres, allume une cigarette, et fait demi-tour, en disant textuellement: "Ah! Zut, je n'ai pas le temps, nous verrons plus tard."

Vers 19 heures, cet officier revient, me fait entrer dans la maison et me dit: "Vous êtes bien le maire de Croivilles? Vous n'êtes pas prisonnier, vous avez accompagné des prisonniers. Le combat est suffisamment reculé, vous pouvez rentrer chez vous. Voilà votre laissez-passer." Je lui demande quel sera le sort des deux enfants. Je n'ai rien à vous dire, ils vont tous être jugés prochainement." — J'insiste, je voudrais pouvoir rassurer la famille. L'officier se fâche et ordonne de sortir sur un ton qui ne supporte pas la réplique.

La voiture m'attend dans la cour. Mon malheureux cheval est dans un état pitoyable, il est efflanqué, couvert de coups. Il me ramène péniblement et meurt le lendemain.

Je suis profondément ému des manifestations de joie, de sympathie qui me témoignent les habitants qui me voient rentrer.

A la maison ce sont des cris, des transports et des larmes de bonheur.

Tout en mangeant, j'apprends la suite des événements. Hier les français et les allemands ont continué à bombarder le village.

Ce matin 4 Octobre, les allemands se sont installés à Croisilles. Ils ont organisé leurs bureaux chez Ryckelynch, adjoint. Les français ont encore bombardé le village jusqu'à quinze heures. Deux officiers viennent d'arriver, se sont installés dans les deux chambres sur la cour et sur le jardin. Les habitants n'ont plus de pain, les allemands pillent les boulangeries.

Je vais faire une visite chez Pagniez et j'arrive chez Godart où je trouve les amis au grand com-

plet. Les allemands sont peu nombreux à Croisilles. Il est bien exact qu'ils prennent le pain d'assaut à la sortie du four, et exigent que le boulanger continue à panifier. Je conviens que je vais trouver le chef au Bureau nous pourrions sans doute remédier à cette situation.

En entrant dans la cour de Ryckelynch, j'ai la bonne fortune de rencontrer le pasteur Riems. Durant les deux mois qu'il est resté à Croisilles, je l'ai toujours trouvé conciliant, serviable.

Il sait que j'ai été enlevé et me dit: Vous devriez porter un brassard avec l'inscription: Burgmaster. Si vous l'aviez eu, vous n'auriez pas été emmené prisonnier l'autre jour.)) Quant à la question du pain, inutile d'en parler au commandant, il est très occupé et un peu nerveux. Allons voir le boulanger, nous arrangerons cela ensemble.))

En cours de route nous causons.

"Quand vous aurez un ennemi, venez me trouver, je tâcherai toujours de vous rendre service. Je comprends votre situation. Actuellement conseillez aux habitants de rester calmes. Vous devez vous attendre à des scènes pénibles, à des actes de pillage quand, dans deux ou trois jours, les soldats combattants prendront possession du village. Mais cela ne durera pas, l'autorité allemande aura vite recouvré toutes ses valeurs.)

Chez Deforge nous convenons que le pasteur et moi viendrons chaque fois que le pain sera cuit. Je recevrai la moitié de la fournée, pour les habitants, la seconde partie sera abandonnée aux allemands. Nous viendrons demain à neuf heures.

Samedi matin de huit heures à midi, les français bombardent Croisilles. Nous entendons également le canon des deux armées au Sud-Ouest de Croisilles.



A huit heures et demie, muni de mon  
 brassard, je vais saluer mes sœurs et  
 je pars à la boulangerie. Arrivé au  
 coin de la grange de Coquel, à un mè-  
 tre de l'entrée de la rue du presbytère,  
 un obus tombe au pied de la maison de  
 Berthe Pigache, sergentant, tout près de  
 la porte d'entrée. Je suis protégé par  
 le coin de la grange. Quand six mètres  
 plus loin j'arrive à l'endroit du choc,  
 je vois à plat sur le sol le culot de l'o-  
 bus, il ne reste que le talon. Une ma-  
 tière gluante, visqueuse achève de  
 se consumer en dégageant une fumée  
 âcre qui vous prend à la gorge. C'est  
 tout ce qui reste de l'engin, et dans  
 le mur un trou qu'une trentaine de  
 briques suffiront à réparer.

Sur la Place, j'aperçois le pasteur  
 qui monte la rue Du Pont.

De nombreux soldats sont dans la cour  
 du boulanger; quant à la boulangerie,  
 elle est complètement envahie, je suis  
 surpris de voir avec quelle soumission ces

hommes sortent à l'injonction du pasteur. Il leur explique la convention que nous avons faite et demande qu'un sous-officier et un soldat entrent pour contrôler le nombre de pains. Ce soldat nous aide, le boulanger, le mitron et moi à transporter notre part de pains dans la maison. Nous convenons que nous reviendrons à dix heures et demie, pour la seconde panification.

Peu après, je retourne chez le boulanger, nous convenons que, dans le courant de l'après-midi, il fera une troisième cuisson pour les habitants. Les autres boulangers ont épuisé leurs stocks de farine: ils sont âgés, leurs fils sont mobilisés. En outre depuis six semaines, les minotiers ne livrent plus la farine à domicile.

Chez Godart nous convenons que la Commune livrera à crédit le pain aux femmes de mobilisés nécessiteux et aux indigents.

M<sup>l</sup> Plouvier, qui prend pension et loge chez le boulanger, accepte de tenir cette comptabilité.

Vers midi nous entendons, dans la Direc-

tion de Boislan, une fusillade d'une intensité inouïe. Elle va durer jusqu'au bien avant dans la nuit. Cette fusillade nous étonne: comment peut-on arriver à procurer aux soldats une telle quantité de cartouches?

Par moment, la fusillade s'éloigne dans la direction de Billoz, de Bouchy-le-Pieux. Alors nous sommes isolés, nous nous figurons que les français reculent encore. Puis quand la fusillade se rapproche, nous nous remettons à espérer, nous pensons que les français vont repousser les allemands, nous libérer. On ne saurait croire combien il est pénible, en pareil cas, de se trouver isolés, de tout ignorer de ce qui se passe à deux ou trois kilomètres de son village. Il nous a fallu plusieurs jours pour nous rendre compte de la situation, pour comprendre que le front se stabilisait à quelques kilomètres de nous, nous

laissant du côté allemand.

Durant ces quelques jours, le canon n'a jamais donné dans cette direction Ouest. Par contre vers le Sud, nous l'entendions grand jour et nuit.

Je vais parcourir la Commune. Depuis plusieurs jours, j'ai perdu le contact avec les habitants.

J'apprends que, rue de St-Leger, deux habitants sont restés cachés durant trois jours et trois nuits, allongés sur des planches, placées sous la saute d'un grenier. Ils n'eurent à manger que quelques pommes de terre crues. Au dessus d'eux les obus éclataient de ci de là.

Rue de Bozelle, deux mobilisables, O.R. et L.B. sont descendus dans le puits des parents de l'un d'eux. Ce puits possède une bave (petite excavation <sup>trou</sup> à mi-profondeur) c'est là qu'ils se tiennent; mais ce puits se trouve contre la maison dans la rue.

Chaque soir les parents descendent leur nourriture dans un seau, et un autre seau hygiénique et remontent les seaux de la veille. J'attire l'attention des parents sur une évacuation brusquée; la crainte des allemands <sup>plus</sup> était la plus forte. Ils y sont restés trois semaines. Il paraît que R. avait une touffe de barbe blanche au milieu de la joue. Ils se sont tirés d'embaras heureusement.

Au cours de l'après-midi de dimanche six Octobre, je croise dans la cour Belle Pagniez qui <sup>au</sup> ~~se~~ <sup>me</sup> ~~me~~, toute en larmes, m'informe que les huit prisonniers sont passés en conseil de guerre hier matin à Vitry. Les allemands ont gardé <sup>ses</sup> mes deux petits frères, Jean et René sergent, <sup>qui</sup> ils vont partir en Allemagne. Ils ont libéré les quatre plus vieux, qui ont 30, 40, 50 et 60 ans. Dans leur joie d'être libres,

ces hommes

ont fait la bombe, ils viennent  
seulement de rentrer.

L'officier qui est logé sur la cour vient  
s'enquérir du motif de désespoir de cette  
dame, et me demande si je puis lui  
prouver l'âge des enfants.

Nous partons rue de Bogelles, à l'école  
des garçons, là se trouvent les registres  
de l'état civil, depuis que la mairie est  
en construction. L'officier vérifie lui  
même les actes de naissance, en demande  
un extrait, inscrit une annotation au  
verso de chacun, me remet en laissant  
passer pour Hendecourt en me disant:  
« portez ces bulletins de naissance au  
capitaine de gendarmerie, il fera le  
nécessaire et ces deux enfants seront  
rendus à leur famille. »

J'informe ma famille de mon  
absence. Je recommande de ne pas s'in-  
quiéter si je rentre tard... les alle-  
mands ne sont pas si méchants qu'on  
le disait - Il est environ 17 heures.

à Hendecourt, je trouve le capitaine

de gendarmerie à son bureau. Dès qu'il a pris connaissance des Bulletins et de mon laissez-passer, il me fait asseoir et se met à écrire. Il rédige cinq rapports, me les remet et dit: "je crains que ces papiers arrivent trop tard, si je les envoie par mes services. Si vous voulez que ces enfants ne partent pas en Allemagne, il est urgent que vous portiez vous-même ce dossier à la commandantur à Cambrai, je vais vous remettre un laissez-passer."

Les propriétaires de la maison m'attendent dans le corridor. Ils ont entendu à travers la porte.

Royou est un ancien gendarme de Croisilles. Depuis qu'il est en retraite, il vit ici avec sa femme.

Je mange un morceau vivement et tous deux me souhaitent bon voyage, me demandent d'être au retour.

À la sortie d'Hendecourt, je

je vois une trainée de linge sur le côté de la route. Je ramasse les pièces les plus grandes, même les chemises de femme, me disant que Pagniez et Sergeant trouveront moyen de les utiliser. Je <sup>en</sup> fais un paquet noué dans une serviette, je prends le bâton d'une charrue qui me sert à soutenir ce colis au dessus de l'épaule et je marche à bonne allure.

La traversée de Cagnicourt se fait sans incident. Puis je prends le chemin de terre de Buissy - Baralle pour faire 4 ou 5 kilomètres en moins sur la grande route d'Arras à Cambrai.

à l'entrée de Buissy, un allemand me saisit le bras. Je lui montre mon laissez-passer. Il me fait comprendre qu'il est nuit, que je ne peux pas voyager, il veut m'entraîner sous une tente toute proche. Je lui montre mes autres papiers. Il appelle un camarade bon Dieu



sont surpris, intéressés par ces papiers; ils veulent tout lire. Enfin l'un d'eux les porte dans la maison en face, il revient bientôt me faire signe d'avancer. Je trouve trois officiers assis à une table. "Vous voulez aller à Cambrai?"

Vous devez vous prévenir qu'il y a danger de mort à voyager la nuit.

Nos soldats ont l'ordre de tirer, sans prévenir, sur tous les civils qui circulent la nuit." Je réponds que la lune est forte, que par ce beau temps il fait clair comme en plein jour.

Je marcherai au milieu de la route, les soldats ne tireront pas sur moi sans motif." — Comme vous voulez. Dans ce cas, il vous faut un nouveau laissez-passer de notre capitaine de gendarmerie; un soldat va vous conduire.

Ce capitaine est logé dans une maison simple, bâtie en longueur.

Le soldat frappe à une fenêtre à gauche. Après plusieurs appels, la

fenêtre s'ouvre. L'officier est en deshabillé, il est furieux. Il examine les papiers, me demande: "Paquiez, quelle religion? — Catholique, — Catholiques! reprend-il, pas juifs! — Non. Il est furibond. — Et vous, quelle religion? — Catholique. — Il reprend encore de plus en plus vexé: Catholique! pas juif!?" Après un instant de réflexion, il se décide à me faire un laissez-passer. Mais au paravant il me fait mettre mon paquet de linge sur la fenêtre, je dois secouer une à une toutes les pièces.

Pendant qu'il rédige mon laissez-passer, j'aperçois la propriétaire de la maison qui a entre ouvert sa porte. A un moment, elle avance un peu, je reconnais M<sup>lle</sup> Williot, la soeur du vétérinaire d'Arras, qui, à la brasserie, soigne les chevaux de ma belle soeur Louise Duquesne. Elle aussi m'a reconnu, sans un geste de joindre les mains, elle dit:

" Pauvre M<sup>r</sup>. Poutain.

Pas d'incident dans la traversée de Marquion. Me voila sur la grande route, il me reste 11 Kilomètres à parcourir. Quand j'ai parcouru 6 ou 7 Kilomètres, en montant d'une côté, je perçois des pas de chevaux sur l'autre versant. Bientôt j'aperçois un escadron de hulans. Les soldats marchent sur le bas-côté, je tiens le milieu de la route; les officiers ont l'air de dire: nous ne sommes pas des gendarmes, nous n'avons pas à faire la police. Beaucoup de soldats me regardent curieusement, ils ~~sont~~ <sup>sont</sup> très étonnés de me voir circuler.

J'ai ainsi croisé trois groupes de cavaliers. J'approche <sup>de</sup> Cambrai, j'aperçois le pont sur le canal, au-delà c'est la ville. Tout contre l'entrée du pont, on a transporté la guérite des employés de l'octroi. Quand j'aborde le boulevard qui longe le canal, un soldat embourqué contre le mur me saute sur le dos et me conduit au Poste (la guérite d'octroi)

Le sous-officier me dit: "malheureux!  
D'où venez-vous? je ne comprends pas  
que vous soyez venu jusqu'ici." Il ajoute  
totalement comme les officiers de Buis-  
sy: nos hommes ont l'ordre de tirer sur  
les civils qui circulent la nuit sans  
les prévenir. Je comprends bientôt  
que je suis en présence d'un abracien.  
"Je dois vous faire conduire immé-  
diatement à la commandature, ne  
vous écartez pas du soldat qui va vous  
accompagner, car ici vous seriez tué!"

En cours de route, à plusieurs re-  
prise, l'homme de garde dit le mot  
de passe et j'aperçois un soldat em-  
busqué dans l'embrasure d'une porte.

À la commandature (à l'Hotel de Ville)  
trois soldats sont couchés sur un lit  
de camp, un quatrième est assis au  
bureau, il me dit d'un ton rogue:  
asseyez-vous, en me désignant une  
chaise. — Je viens pour... taisez-vous!  
d'un ton plus violent encore.

À six heures on me dit: "allez

vous promener? — Je ne viens pas pour  
me promener — "Sortez! bureaux fermés.  
à neuf heures?"

J'arrive chez Lollivier-Bilon. Sur-  
prise profonde de me voir à pareille heure.  
Je leur donne des nouvelles de leur  
sœur, de leur frère. Je leur raconte qu'il  
a fait un allemand prisonnier.

Puis Lollivier et moi, partons acheter  
des vêtements de laine, des sous-vête-  
ments pour Pagniez et Sergeant. (Le grand  
père de Sergeant a travaillé durant  
40 ans chez Bilon.)

Pendant que je me restaure, M<sup>me</sup>  
Lollivier fait deux colis des vêtements,  
du linge de la route; je retourne à  
la commandature; je vais seul, on ne  
voit pas de civil circuler.

Je m'adresse au premier bureau  
en entrant, et pendant une heure, aux  
innombrables bureaux que je verrai, je  
recevrai cette réponse: "pas ici! plus  
loin!" Enfin, je rencontre un officier  
qui a pitié de moi. Il me dit: attendez-

moi

moi ici, je vais m'informer.

A son retour il me dit : "il faut aller à la gare annexe, et il m'accompagne. A cette gare, le chef nous dit aussitôt, ils sont partis à minuit."

Je reviens chez Lollivier. Il est midi. Sitôt après le repas, je reprends le chemin de Croisilles. Lollivier rendra les vêtements.

Mon voyage se passe bien jusqu'à Hendecourt. A l'entrée de ce village je croise un officier, en auto découverte. Il me demande mon laissez-passer. Il esquissait le geste de me le rendre, arrive un second officier.

Lorsque ces officiers ont échangé quelques phrases, le second arrive me dit : "Votre curé a été fusillé parce qu'il faisait des signaux aux français de haut du clocher" — Je proteste, j'affirme que personne n'a fait de signaux. — L'officier maintient son assertion et me demande : où est

87

Notre curé? — il est mort — Quand?  
il y a un mois. — je vous répète que  
l'on a fait des signaux, si ce n'est pas  
le curé, c'est vous. Venez avec moi.

Il me conduit chez Méléart et lui  
dit: "M<sup>r</sup> le maire, Voilà votre collègue  
de Croisilles, il est votre prisonnier pour  
cette nuit. Vous répondez de lui; s'il  
se salue, vous serez prisonnier à sa place.

Et se tournant vers moi: Demain  
à six heures, vous viendrez à la com-  
mandature.

Méléart et sa femme m'accueillent  
avec une cordialité touchante.

Le lendemain mardi, j'arrive à la com-  
mandature. Un soldat balaye le bureau,  
me fait signe de rester dehors. Quand il  
a terminé, il renouvelle le même signe, et  
ferme la porte du bureau. Une demi-heure  
plus tard, j'entends marcher, causer dans le  
bureau, le planton vient me rendre mon  
laissez-passer, je reprends la route de Croisilles,  
il me reste cinq kilomètres à parcourir.

À l'entrée de Bullecourt je vois une

quinzaine de chevaux blessés, épuisés. Ils sont abandonnés par les allemands. Ce sont des chevaux de culture que les soldats ont réquisitionnés en cours de marche.

Aux abords de Croirille, je vois également des chevaux blessés, abandonnés.

M. Labitte, qui sort de la sucrerie, m'accompagne jusqu'à notre rue.

Il m'apprend les pénibles incidents de la journée d'hier et le pillage qui épouvante la population.

Mon retour apporte à Rose et aux enfants un soulagement inconcevable.

Après le moment d'expansion si naturelle, j'apprends la succession des faits.

Les deux officiers logés à la maison sont partis lundi <sup>13</sup> au matin.

Vers midi arrivent un général et 8 ou 10 officiers qui s'installent dans le salon et la grande salle. Les ordonnances apportent des paniers de vin et de champagne, des vivres.



Les officiers trouvent sous la main tout le service de table qu'ils désirent.

Vers 16 heures 4 ou 5 officiers, complètement ivres, entrent dans notre salle à manger, tiennent des propos inconvenants. L'un d'eux relève la robe d'Eugénie, qui n'a que dix ans. Voilà que trois de ces soudards s'avancent sur Rose et les aînées qui se tiennent toutes groupées de l'autre côté de la table.

Rose et ses filles s'échappent par la cour qu'elles traversent, poursuivies par les officiers sous les rires et les quolibets des soldats, elles se réfugient chez mes sœurs.

Les plus jeunes enfants se sont trouvés cernés dans la salle, puis, ne voyant plus leur maman, se sont réfugiés auprès de la bonne. Rose ne reste pas longtemps absente, elle est inquiète des enfants, toutes reviennent à la maison. Les officiers sont rentrés dans leur quartier, il règne un calme relatif.

Le soir, les officiers paraissent <sup>être</sup> couchés

les petits vont dormir. Bientôt l'orgie reprend, les bouchons de champagne sautent.

Vers 23 heures, Des officiers reviennent dans notre salle, le réveil est à la main. L'un d'eux jette son réveil sur la table et s'avance: nul doute sur ses intentions. A ce moment un officier crie: tous dehors, nous seuls maîtres ici. Il se produit alors un déplacement qui permet à Rose et à ses filles de s'échapper. Elles retournent chez leurs belles-sœurs et tantes. Mais, cette fois encore, les petits sont restés à la maison. A plusieurs reprises elles reviennent, mais les officiers continuent l'orgie. Ce n'est qu'à deux heures qu'elles trouvent la maison calme, les lumières sont éteintes. Elles avancent avec précaution, elles se déchaussent pour approcher la maison, elles rentrent doucement à tâtons. Les enfants dorment paisiblement.

La présence Du général a éloigné les  
 soldats de la maison. Dans le village  
 ce fut partout un pillage inconceva-  
 ble. Les soldats jetaient pêle-mêle linge  
 et vêtements. Ils enrochaient l'argent.  
 Les bijoux ont dû partir à leur famille.  
 Mais je dois dire que les habitants  
 avaient pris leurs précautions. Les alle-  
 mands se faisaient servir copieuse-  
 ment à manger et du vin. Dans les  
 fermes ils prenaient les chevaux, les  
 vaches, les porcs. J'ai vu sur notre  
 ferme un porc gras auquel les alle-  
 mands <sup>avaient</sup> ont enlevé quelques kilos et ont <sup>avaient</sup>  
 abandonné le reste après l'avoir ma-  
 culé de purin. Dans notre pâture  
<sup>était</sup> une de nos vaches à laquelle les  
 allemands <sup>avaient</sup> ont enlevé les filets et le rein.  
 A l'avant et l'arrière train ~~ont~~ aban-  
 donné, la peau et les intestins, <sup>qui</sup> he-  
 rent encore. Toutes les bêtes volées  
 ne furent pas gaspillées de cette façon.  
 Le service des subsistances a prélevé  
 la très grosse part. Je vais donner

à titre d'indication, un état de notre cheptel. Au 1<sup>er</sup> Octobre nous possédions trente sept bêtes à cornes: le 10 Octobre il nous en reste Douze. Deux cochons ont eu des petits à ce moment là, elles sont restées, tous les autres porcs, 21, ont disparu. Il nous restait Douze chevaux. Cinq furent enlevés dans la nuit du 7 au 8. J'ai comblé les vides avec les meilleurs chevaux qui sont dans la cour. Chaque matin, jusqu'au 10 il manquait des chevaux que je remplacais par des chevaux blessés, fatigués.

Mais le 10 Octobre, les grands mouvements de troupe, la nuit, sont terminés. Les soldats nous prennent nos chevaux durant le jour et nous ne trouvons plus à combler les vides. A la fin du mois, j'en aurai encore huit chevaux.

Mais la grande misère, la détresse inconcevable, pour qui ne l'a pas connue, c'est la privation de pain. Déforge n'a plus de farine.

Les habitants mangent des pommes de terre cuites à l'eau quand ils peuvent les faire cuire. Car les allemands utilisent partout les foyers des habitants, ils enlèvent nos marmites quand ils ont besoin du feu, et quand leurs besoins sont satisfaits ils s'en vont, laissant le foyer découvert enfumer la maison, et notre marmite sur le carrelage.

A la maison, il nous reste du pain pour deux jours de la dernière cuisson, plus une man<sup>n</sup>ie de farine, soit pour 12 jours. Mais nous avons encore les quatre cents k<sup>g</sup> de farine que Louis a ramenés d'Arzas. D'un commun accord avec Rose et les aînées de nos enfants, nous décidons de faire panifier ces quatre sacs de farine pour les habitants. Je vais chez Déforge, nous convenons qu'il viendra à la maison panifier un sac par jour pour les habitants, il fera de tout petits pains, genre d'un pain de <sup>deux</sup> ~~quatre~~ sous, de façon à en donner un morceau à tous. Ces pains

furent vendus de façon à payer le prix de la farine et le travail du boulanger.

Dans cette matinée du <sup>quatorze</sup> huit, nous voyons les ordonnances nettoyer le coin du salon où les officiers ont déposé les traces ignobles de leur orgie.

Notre voisine, M<sup>me</sup> Leroy, me demande d'intervenir auprès d'un soldat qui pille ses armoires. Je touche cet allemand à l'épaule il se retourne furieux, en titubant, et me repousse du canon de son fusil appuyé contre ma poitrine. Affolée, M<sup>me</sup> Leroy m'entraîne. Sa fille nous rejoint, toutes deux m'accompagnent. L'autre voisine Gabrielle Rebout m'appelle à son secours. M<sup>me</sup> Leroy s'écrie d'un ton de désespoir: « Vous y allez! - je vais voir. Les soldats n'ont pas d'arme. Je les empoigne tous les deux violemment par un bras. Surpris ils se laissent emmener jusqu'à la porte de la rue. Un officier passait je l'invite à constater le pillage des soldats. Nous rentrons toutes quatre chez Gabrielle, l'officier est parti. Je me retire. Je l'entends crier d'un ton furieux après les soldats.

## L'Invasion

Vous sommes envahis!  
 Désormais nous allons vivre en  
 contact immédiat et continu  
 avec nos ennemis et sous leur  
 dépendance.

Vous allez connaître dans toute  
 leur plénitude:

les humiliations de l'invasion,  
 les horreurs de la guerre,  
 les angoisses de la séparation  
 d'avec la famille, d'avec la Patrie.

En cette matière du <sup>quatorze</sup> ~~sept~~ octobre, un  
 allemand me remet un bon de réquisition  
 de l'intendance militaire: à partir du ~~sept~~  
 je dois livrer chaque jour, aux magasins  
 de Boyelles, cent sacs d'avoine. Il me sera  
 remis un bon de livraison à chaque voyage.

Il n'est plus possible de réunir le conseil  
 municipal: il faut prendre une décision rapide  
 et nous ne disposons plus de local.

Toutes les salles des écoles, les salles de  
 réunion, d'examinets, de magasins, d'épicerie

sont occupées par les allemands. Il les ont aménagées pour recevoir des blessés. L'église, elle-même est destinée à recevoir les blessés les moins atteints. Les chaises sont rangées en tas sur et contre les autels latéraux; sur toute la superficie, les dalles disparaissent sous une couche épaisse de paille.

En me voyant passer, M<sup>me</sup> Godart m'appelle! <sup>Dit-elle</sup> Voyez, les allemands nous ont relégués dans cette petite cuisine, ils occupent tout le rez-de-chaussée, nous ont laissés à l'étage <sup>que</sup> les deux plus petites chambres pour mon frère, ma fille et ma mère.

M<sup>me</sup> Godart est veuve, elle approche la cinquantaine, elle est de nationalité belge, son frère et elle sont d'ardents patriotes, ils ne pardonnent pas aux allemands d'avoir violé la Belgique. M<sup>me</sup> Godart met cette cuisine à notre disposition. Elle ajoute: quand vous désirerez être seuls, nous nous retirerons dans notre chambre.

J'accepte d'autant plus volontiers, que cette maison est située sur la



Place et qui la cour donne sur une  
petite rue, la rue du Vilebrequin, par  
où nous accédons à la cuisine sans  
attirer l'attention.

Je convoque aussitôt: Ryckelguck,  
Zeller, Sauvage, Wilson, Borel.

En<sup>es</sup> attendant, je vais m'assurer  
le concours de Candelin, entrepre-  
neur de battages.

Nous décidons de battre les trois  
meules d'avoine qui se trouvent à  
la sortie du village sur la route  
d'Erras, elles sont groupées et ap-  
partiennent à trois cultivateurs  
différents. Je vais demander à M<sup>r</sup>  
Labitte, comptable à la Sucrerie, de  
s'occuper de ce battage, de tenir  
la comptabilité, de payer les ou-  
vriers chaque soir, car nous couve-  
rons que la Commune va emprun-  
ter quelques cents francs à un parti-  
culier, pour faire face à ces dépenses.  
Wilson et moi enverrons un attelage  
pour transporter la batteuse. Enfin,

6. Demain je ferai conduire à Byelles la première voiture.

En revenant dîner, j'entre chez Labitte qui accepte et se charge de recruter le personnel.

À la maison, le général est encore là, mais la plupart des officiers sont partis.

À partir de midi il arrive de nombreux allemands, ce sont des sanitaires (infirmiers, ~~de~~ brancardiers) Les blessés affluent partout.

Les soldats pillards sont partis. Il semblerait que l'autorité allemande a lâché sur Croisilles ces troupes d'attaques, en récompense des combats qu'elles viennent de soutenir.

Dans la soirée du 11, un officier s'est installé chez Mme Burgeat. Il est le commandant de Croisilles. Cette fonction revient de droit à l'officier le plus élevé en grade. En cas d'égalité de grade le combattant l'emporte sur l'officier d'admini-

99

tration. Le général logé chez nous  
a dédaigné cette fonction.

Le B a nommé un officier s'ins-  
talle chez Léon Sauvage, il devient  
commandant de Croisilles. Il me  
fait appeler. C'est un grand fort  
gaillard, il s'exprime très correc-  
tement en français, il a l'élocution fa-  
cile. Visiblement il cherche à en  
imposer, à intimider, à épater.

Monsieur le maire, chaque soir, vous  
devez éclairer les coins de rue, mettre  
une lumière aux fenêtres du coin.

Je réponds que ce n'est guère possible  
que nous n'avons plus de pétrole, que  
les soldats ont enlevé nos lanternes.

"Tout cela ne m'intéresse pas, c'est  
votre affaire. Si vous n'éclairez par les  
carrefours, la Commune sera frappée  
d'une amende de vingt mille marks."  
Et alors j'entends ce cliché prononcé avec  
emphase: "Vous avez voulu la guerre, vous  
l'avez, de quoi vous plaignez vous."

Cette phrase me remet en mémoire

l'empressement qu'ont mis les premiers allemands à supprimer les affiches de mobilisation.

En sortant, j'entre en face chez Alcide Dumont. M<sup>me</sup> Dumont mettra ce soir une lampe pigeon sur la fenêtre du coin. C'est le seul éclairage que j'ai demandé. Le lendemain le commandant ne me parle pas de cet éclairage. Je comprends qu'il ne faut pas s'en faire: recevoir les ordres sans rien dire et en faire le moins possible.

Nous sommes ce matin là à la maison un fait divers qui nous a égayés. Le vacher arrive à la cuisine avec deux seaux de lait, dépose à l'entrée dans la cour un seau, monte ouvrir la porte, laisse un seau à la cuisine et retourne prendre l'autre seau. Je vois que l'ordonnance du général observe le vacher, mais il est distrait par l'arrivée de quelques soldats, il n'a pas vu toute la manœuvre. Or il reste encore un seau dans la cour près de la porte, c'est celui dans lequel chaque

soir la bonne dépose un peu de pain et du petit lait pour le chien de chasse. Dès que le chien s'éloigne, les oies viennent barboter ce lait, ramasser les déchets. L'ordonnance s'empare de ce seau qui contient encore un peu de lait, le fait chauffer et en poste un gâté au général.

Dans la matinée, le médecin major me fait remettre l'ordre de fournir douze voitures garnies de paille, pour conduire des blessés à Cambrai. Ces voitures doivent se présenter à quinze heures rue Du Pont. En même temps, je suis informé que quelques blessés français se trouvent chez Jules Sauvage; nous sommes autorisés à nous y rendre quatre pour les panser. J'y vais avec Joséphine et deux dames. Quel triste spectacle! Il est inconcevable que l'on puisse imaginer une telle détresse et des plaies aussi hideuses. Beaucoup de ces plaies ont des vers; en se coagulant, le sang a collé les vêtements aux plaies. Nous ne disposons que d'

eau bouillie et de linge ordinaire.

Ces malheureux ont faim, nous ne pouvons leur offrir que des pommes de terre cuites à l'eau. Josephine et moi avons bien chacun un petit pain, cela ne fait que trois ou quatre bouchées à chacun. Ma fille et moi nettoyons un petit jeune homme qui a un trou énorme à l'épaule droite. Les vers pullulent. Quand nous avons dégagé cette plaie, nous nous apercevons l'un l'autre à travers cette ouverture.

Durant trois jours, nous eumes quelques français à soigner. Tous, ou presque, partaient à Cambrai. Il n'est resté à Croisilles que cinq grands blessés dont les jours n'étaient pas en danger. Tous les autres indistinctement partaient.

C'étaient des Bretons du même régiment que ceux que nous avions enterrés quelques jours auparavant dans notre cimetière communal. A ce moment là, les allemands m'indiquaient un corps à tel endroit. Il fallait l'enlever immédiatement,

sinon les soldats le faisaient disparaître.  
 Ils nous signalaient ces corps au cours des  
 bombardements; nous trouvions les cadavres  
 dans un foin, dans une étable,  
 absolument nus, nous les enveloppions  
 dans un drap et nous les transportions  
 au cimetière sur une civière improvisée  
 avec deux perches et trois cordes. Nous  
 finimes parfois en déposer plusieurs dans  
 la même fosse. Nous en avons ainsi  
 enterré 21. Leurs noms sont gravés sur  
 le monument aux morts, car j'ai pu  
 obtenir leurs médailles d'identité.

Au moment du départ du convoi,  
 de blessés  
 je charge quelques conducteurs de s'in-  
 former s'il n'y a pas à Cambrai ou  
 ailleurs un moulin qui pourrait nous  
 moudre du blé.

Ces voitures revenaient le lende-  
 main vers neuf heures et repartaient  
 l'après midi. Je disposais de 25 à 30  
 charretiers, ils étaient de service tous  
 les deux jours. L'un d'eux me refusé  
 de marcher; je ne puis tolérer ce

refus dans les circonstances actuelles.  
 Je vais à sa maison. En cours de route,  
 je réquisitionne François Hamuel et son  
 beau-frère Legrand. Je leur explique le  
 but de ma démarche. Si E. N. main-  
 tient son refus d'aller à Cambrai, nous  
 l'emmenons en prison. Tous deux m'  
 approuvent. E. refuse de nouveau.  
 Je lui dis : je vais vous conduire en  
 prison à la gendarmerie, allez vous  
 me suivre librement, ou bien faut-il  
 vous emmener comme un malfaiteur ?  
 Il se décide à marcher de bonne vo-  
 lonté. Nous partons tous deux en avant,  
 les deux hommes nous suivent.

Quand la porte de prison est ouverte,  
 il entre sans hériter. Le soir à sept heures,  
 j'envoie le garde le défermer et lui dire  
 de venir demain pour conduire un  
 attelage, il est venu.

Les blessés allemands étaient transportés  
 dans des voitures d'ambulance, dans des  
 autocars.

à la batterie, le travail marche



bien. M<sup>r</sup> Labitte m'informe qu'un civil,  
 venu d'Hénin, lui a demandé du travail,  
 puis lui a confié qu'il est un soldat  
 cerné par les allemands. M<sup>r</sup> Labitte l'a  
 mis au travail, à midi Edmond Soille  
 l'a emmené à sa maison, il va le nour-  
 rir et le loger. Je vais voir cet homme.  
 Il me raconte qu'il était de popote dans  
 la dernière ferme vers Avas (chez Hauvel)  
 à un moment il va à la grand'porte  
 jeter un coup d'œil dans la rue, car la  
 bataille bat son plein, les mitrailleurs  
 crépitaient partout. Il voit quelques alle-  
 mand se diriger vers la ferme. Il rentre  
 précipitamment au grenier où il a vu  
 un tas de blé et une pelle en bois; au  
 passage il saisit un vêtement de M<sup>r</sup>  
 Hauvel, il fait l'échange, se met à  
 retourner le blé. Un allemand lui  
 demande ce qu'il fait là. Tous le dé-  
 visagent et s'en vont. Mais le village  
 est occupé, Victor est cerné, il ne peut  
 sortir du village que les allemands en-  
 tourent. Le lendemain les allemands ré-

quisitionnement les hommes valides, leur font creuser des fosses dans les champs. Des cavaliers recherchent les blessés, les cadavres dans les champs de betteraves, d'autres soldats ont des chevaux de culture munis d'un trocien et d'un chaîne, ils traînent ainsi les corps de leurs camarades et des français à la fosse la plus proche. Les allemands sont fouillés, on conserve leurs livrets et le reste. Quant aux français, ils ne sont délestés que de leurs montres et leur argent. Ils sont jetés dans les fosses sans souci de leur identité. Ce travail a duré trois jours, puis personne ne voulant accueillir le soldat français, Victor est parti à l'aventure.

Edmond Loille me confirme qu'il a l'intention de garder son pensionnaire. Il ajoute : "Cela ne va pas durer, c'est l'affaire de quelques jours!"

à la maison, le général était parti. Il fut aussitôt remplacé par une vingtaine de télégraphistes, qui trans-

forment<sup>er</sup> le salon et la salle en chambre à coucher. L'officier occupe la petite salle sur le jardin, qui devient son bureau.

Ainsi de notre maison il nous reste au rez-de-chaussée: notre salle à manger habituelle et la cuisine dans la vieille maison, que nous gardons en commun avec les allemands, tout au moins durant quelques mois, au début. A l'étage nous conserverons la partie au Nord du corridor, soit trois chambres. Nous conserverons également une petite chambre dans le grenier de la vieille maison. Vous n'allez pas tarder à l'utiliser.

Ces téléphonistes ont bien causé de la peine à Rose. Ils enfoncent de gros clous carrés de marichal dans les boiserie, autour du buffet, de la desserte, pour accrocher leurs vêtements. Rose se tourmente beaucoup de ces dégâts. Vous avez beau lui

Dire que le mobilier n'en aura  
 Vous avez d'autres souvenirs. Dans un trumeau de la  
 maison sur le jardin, un objet est scellé dans les Brigues.  
 Les balles de strychnine sont scellées dans les pierres, une  
 dalle est scellée dans une porte d'intérieur.

que plus de valeur, elle ne se console pas.

Un soldat vient me chercher en me disant: Commandant. Il me conduit chez Léon Sauvage. C'est encore le même commandant. Il me dévisage un instant. Il réitère ses tentatives d'intimidation. «M<sup>r</sup> le maire, je vais vous condamner à une amende de soixante mille marks, et sans doute à d'autres peines encore!» Il prolonge en nouveau silence. Il me regarde fixement, il espère me troubler.

Je me demande s'il ne connaît pas l'arrivée du soldat français; j'examine mes moyens de défense.

Enfin le commandant poursuit: «Vous avez fait des signaux héliographiques aux français.» Je suis tellement surpris de cette accusation que, sur le moment, je me demande ce que veut dire ce mot héliographiques. Mais aussitôt je décompose le mot, je retrouve la signification. Je proteste contre cette accusation.

Le commandant maintient son assertion. Je ne tarde pas à me rendre compte qu'il s'amuse de cette ~~de cette~~ discussion, qu'il veut me faire perdre mon sang froid.

Il s'agissait d'un miroir que Constant Bédou avait mis dans son cerisier au temps des cerises et avait oublié de l'enlever.

Enfin! après une demi-heure de verbiage, le commandant me congédie. A partir de ce jour-là, j'ai pris l'habitude, dans mes instants de loisir, de me poser cette question: "Si j'étais officier, et commandant d'un village en Allemagne, que pourrais-je bien imaginer pour embêter les habitants? - Les allemands vont me le faire. - Comment puis-je parer ces ennuis?" Cette gymnastique de l'esprit m'a rendu de réels services.

Les convoyeurs reviennent de Cambrai sans avoir trouvé un minotier qui puisse nous échanger de la farine pour notre blé.

Le pain <sup>produit par</sup> de cent kilos de farine est bien insuffisant pour la population et la provision va être épuisée. Les habitants écrasent du blé dans les moulins à café.

Henri n'a pas continué à transporter seul l'avoine à Boyelles. Il a pris son tour pour aller à Cambrai conduire des blés. Un jour qu'il approchait de la grande porte il constate qu'il a oublié ses vivres. Au lieu d'arrêter sous la porte, il range sa voiture sur le côté de la rue, revient à l'écurie prendre sa mallette. Quand il revient à son attelage, après deux minutes d'absence il lui manque un cheval. Il doit en prendre un autre à l'écurie.

Trois semaines plus tard, les allemands promènent ~~les~~ chevaux dans le champ au bout de la rue. Je reconnais notre cheval. Je reviens à la maison chercher notre petit Pierre, il reconnaît, lui aussi, Cadet. La promenade terminée, Pierre suit Cadet à sa nou-

velle écurie. Je vais signaler le fait  
 au Commandant Boots. C'est un brave  
 homme, il n'est pas un officier de  
 carrière, dans la vie civile, il suit une  
 carrière littéraire. Ce commandant  
 m'accompagne, en face de ma ferme,  
 chez Bourouwal, où se trouve mon  
 cheval. Quand l'officier de la batterie  
 est arrivé on sort cadet dans la rue.  
 L'officier me dit: "Vous faites erreur,  
 ce cheval vient de Marquion?" Je lui  
 propose de le mettre en liberté et j'a-  
 joute: ce cheval rentrera chez moi,  
 ira dans telle écurie, se mettre le  
 premier à gauche." L'officier répli-  
 que: "Je vous répète que ce cheval vient  
 de Marquion. Remettez-le à sa place."  
 Quand l'officier se fut éloigné, le  
 commandant me dit: "Vous le mettiez  
 à une bonne épreuve. Il n'a pas voulu.  
 Que voulez-vous! c'est la guerre."

A Cambrai, quand les blessés sont  
 descendus de voiture la nuit, les con-  
 ducteurs sont accueillis dans une maison

où ils se restauraient prennent du café.  
 A la sortie, Louis Paul ne trouve  
 plus son attelage. Il reste toute la  
 journée à le chercher en vain à  
 Cambrai. Il est revenu avec le  
 convoi suivant.

Uilon envoie deux jeunes chevaux  
 chercher des blessés à Hémin. Le do-  
 mestique revient avec deux vieux  
 chevaux blessés, usés.

Le samedi matin, il n'y a plus  
 de blessés dans l'église, les allemands  
 l'approprient pour le culte. Je vais  
 demander au commandant si nous  
 pourrions disposer demain de l'église  
 pour un office catholique. J'obtiens  
 une réponse affirmative. Je lui de-  
 mande à quelle heure, et on laisse  
 passer pour aller chercher M<sup>r</sup> le Curé  
 de St Léger: M<sup>r</sup> Béhal. Vous disposerez  
 de l'église de 8 heures 1/2 à 10 heures 1/2.  
 J'obtiens un laissez-passer valable  
 un mois, pour aller chercher le curé  
 les dimanches et jours fériés.



Un homme muni d'un fourchet, comme s'il allait travailler, part à travers champs à St Léger, et nous informe que la messe sera célébrée à neuf heures.

Les allemands avaient abandonné chez Eugène Sauvage un cheval, genre Double poney, il le met à ma disposition. M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Jean Hauvel me prête la voiture et les harrais dont se servait son mari, qui était marchand d'œufs de volaille. Cette voiture va me rendre jusqu'au mois d'Octobre 1916 de très grands services.

À midi, en revenant de la messe, Labitte me prévient que le ménage Soille ne veut plus garder le soldat français. Je lui dis d'entrer en retournant à la Batterie. Nous convenons, à la maison, que nous allons le prendre chez nous. Labitte nous l'amènera ce soir.

Vers la fin de l'après-midi, une femme vient m'informer qu'un

Soldat vient d'arriver en pantalon rouge chez Gréber. Cet homme habite la dernière maison, au bout de la rue de Boyelles. La chose est tellement invraisemblable: il y a neuf jours que Croisilles est envahi, il s'y trouve un millier d'allemands, sans compter les blessés. Je regarde cette femme d'un air de doute, mais elle est tellement affirmative, elle a vu ce soldat caché sous des bottes dans la grange d'Anne Gréber.

Ce ménage est incapable, sous tous rapports, de le garder. Je pars aussitôt, emportant des vêtements civils dans un sac.

Ce soldat breton, légèrement blessé, a échappé aux investigations des cavaliers allemands, il était tombé dans un champ de betteraves, il a vu plusieurs fois passer des cavaliers, il y est resté le plus longtemps possible, il mangeait des betteraves.

Lorsqu'il sentit que sa blessure lui

permettait de marcher, terrailé par la faim, il s'est levé, il est parti droit devant lui.

Il est <sup>à dix neuf</sup> sept heures quand nous arrivons dans la cour, au même instant, Labitte <sup>entraîne</sup> ~~assure~~ dans la ferme avec l'autre soldat. Les allemands qui se trouvent là regardent ces deux nouveaux venus avec un étonnement plein de méfiance. Quand nous entrons dans la cuisine, les deux allemands qui sont là à faire chauffer du café, se regardent d'un air significatif.

On leur sert aussitôt à manger. Je les questionne un peu sur la marche de la batteuse, pour donner le change aux deux allemands. Puis je les conduis coucher dans la petite chambre au dessus de la cuisine.

Je leur fais à chacun un papier d'identité signé du maire de Courcelles: Ringo, il est mobilisé. De plus Courcelles et Croisilles contiennent le même nombre de lettres et certaines

lettres communes. En brouillant légèrement quelques lettres du cachet de Croisilles on peut simuler celui de Courcelles.

Je vais leur remettre ces cartes d'identité, il est prudent qu'ils les aient de suite.

Dimanche matin je pars en voiture chercher M<sup>r</sup>. le curé de S<sup>t</sup>-Léger.

A la sortie de la messe, on accourt me dire que les deux soldats viennent d'être arrêtés et conduits au commandant chez J<sup>eu</sup>s Sauvage. J'y arrive au plus vite. En ce moment le commandant s'avanceit vers les deux hommes, avant qu'il les interroge je lui dis: "M<sup>r</sup>. le commandant voila deux travailleurs que j'ai embauchés pour la batteuse, vous savez que je dois livrer chaque jour cent sacs d'avoine à Bozelles, si on m'enlève mon personnel, je ne pourrai plus livrer l'avoine." — "Vous les avez embauchés, ont-ils des papiers? — s'ils

n'en avaient pas, je ne les aurais pas embauchés. — Je tournant vers eux "montrez vos papiers". Le commandant les examine minutieusement, me les tend en disant: "gardez les, ces papiers, comme cela ils ne pourront pas vous quitter, ils travailleront pour vous."

Sous Deux autres commandants, ces Deux hommes furent encore arrêtés. Les Deux fois, je réussis à les tirer d'affaire. Mais Jean Morin fut arrêté une quatrième fois, je ne pus rien faire pour lui. Il n'avait pas le moral nécessaire en de pareilles circonstances. Il fut envoyé en Allemagne. Après la guerre, il m'a envoyé de ses nouvelles. Quant à Victor Sorin, il est resté avec nous jusqu'à la fin de l'invasion.

Ce même dimanche après midi, le commandant quitte Croisilles. Par la suite je reverrai ce commandant, je l'appellerai le commandant (papier) en souvenir des Deux Bretons.

M<sup>r</sup> Boots redevient commandant de Croisilles

Les réunions de notre petit clan chez Godart continuent. Je fais mon possible pour y aller chaque jour. Les plus assidus sont: Bilou, Borel, Plouvier, Grandy. Je les tiens au courant de tout ce qui se passe et j'utilise leur concours le plus possible.

Nous allons d'autant plus volontiers chez Godart, qu'il y a cinq blessés français dans la salle de réunion, dont la porte d'entrée, les fenêtres donnent sur la cour. En passant, il nous arrive de les entrevoir, parfois nous avons pu les approcher.

Le plus grand blessé était un petit Breton, tout jeune: il avait une balle dans les reins. La blessure était très douloureuse et d'une gravité exceptionnelle. Mais il avait un moral extraordinaire. Nous l'appelions: Réjoui. Du fait de son heureux caractère, il s'est concilié les sympathies des infirmiers et du docteur. Ce dernier, par amour propre de son art,

à pris à cœur de le guérir. Un jour le docteur propose au petit breton de parier qu'il le guérira. L'enjeu fut le pantalon rouge. Vous étions présents quand le docteur a emporté ce pantalon. Vous le connaissiez bien, ce docteur, il était humain et bon; il logeait chez Emile Sauvage. Alors Réjoui fut évacué, il était resté le dernier soldat français.

Au retour <sup>d'un voyage</sup> de Cambrai, Louis Hauwel m'informe que le miroitier de Barquignon peut nous livrer de la farine. Il accepte de conduire la voiture de blé. Si j'obtiens l'autorisation, il partira demain matin. Le commandant Boots me donne un laissez-passer, valable huit jours, pour aller chercher des vivres à Barquignon et à Cambrai.

Alfred Fauchet, Louis Hauwel et moi chargeons la voiture de quarante sacs de blé prélevé dans notre grenier. Hauwel allait partir, quand un officier entre dans la cour, saute à bas de cheval

près du chariot. "M<sup>e</sup> le Maire, me dit-il, je vous apporte l'ordre de conduire de suite au moulin Steinne à Bapaume, tout le blé battu de la Commune". Je torse mon calepin et lui réponds: "Bonsieur nous livrons de l'avoine à Boyelles - ce disant je cherche dans mon calepin l'ordre de réquisition que je n'ai pas. Si vous voulez m'accompagner chez M<sup>e</sup> le commandant, il décidera ce que nous devons faire. Il m'est indifférent de livrer du blé à Bapaume ou de l'avoine à Boyelles." Nous partons chez le commandant. Votre petit Pierre jouait dans la cour, je lui crie: "Va dire à Hauwel de partir à son travail pour qu'il finisse le plus tôt possible."

Au bureau, les deux officiers causent. Au moment où le commandant se tourne vers moi, je me hâte de lui dire: "Permettez-moi de vous rappeler que nous envoyons chaque jour une quinzaine de voi-



tures à Cambrai, que nous avons une  
batterie en cours de travail auprès  
d'une meule d'avoine. . . . ."

"Finissez de livrer l'avoine à Bog-  
els, ensuite vous conduirez le blé à  
Bapaume."

En sortant du bureau, je vois  
arriver sur la Place un convoi d'une  
trentaine de voitures. Un officier  
le dirige. Il y a de nombreux sous-  
officiers et brigadiers et ~~un~~ un grand  
nombre de soldats. Les attelages se  
répartissent par toutes les fermes, en  
sachant les grains qu'ils trouvent dans  
les greniers et les chargent en voiture.

Je réclame un bon pour chaque  
particulier. L'officier me répond  
qu'il me donnera un bon global  
quand le travail sera terminé.

Quand le travail fut terminé,  
l'officier était parti.

Je vais réclamer auprès du com-  
mandant. Il me répond que j'aurai  
un bon, que j'attende.

Le lendemain Deux De ces Messieurs, Wilson et Borel, vont dans chaque ferme noter la quantité de grains enlevés à chacun. Je garde sur moi ce tableau récapitulatif.

A la maison il nous reste quelques sacs de blé que j'ai fait cacher dans la menue paille, derrière la batteuse, quand la roue motrice fut brisée. Nous sommes plusieurs qui avons conservé quelques sacs de blé.

M<sup>me</sup> Froment avait caché trente sacs d'avoine d'un côté, et 24 sacs de blé de l'autre côté de sa maison.

Elle vient m'informar que les soldats logés chez elle ont trouvé l'avoine.

Nous convenons que je vais aller lui réquisitionner cette avoine.

Quand j'arrive, plusieurs soldats sont assis autour du poêle. Je dis, d'un ton sévère à M<sup>me</sup> Froment: "j'apprends que vous avez encore de l'avoine, et vous ne me l'avez pas déclaré! Je viendrai l'enlever pour la livrer à Bog-

elles. M<sup>me</sup> Froment prend un air confus.  
 Un soldat me tire par la manche:  
 "Elle a encore du blé." Il vous reste  
 du blé? je le réquisitionne! M<sup>me</sup>  
 Froment joue très bien son rôle.

Hauvel ramène douze sacs de farine.  
 Vous aurez les autres dans quelques jours.

Demain Hauvel conduira le blé  
 de Froment. Quand nous arrivons  
 avec les deux voitures, les allemands  
 s'empresent de nous charger l'avoine  
 et le blé.

Vous apprenons que M<sup>me</sup> Canonne à  
 Bullecourt dispose d'une voiture de blé.  
 Je vais lui proposer de nous le céder.  
 Nous lui paierons ce blé au cours du  
 mois d'août et en proportion de la  
 quantité de farine que nous rendra  
 le meunier. Le surplus sera consi-  
 déré, comme ayant été enlevé par  
 les allemands. C'est ainsi que nous  
 avons procédé avec les cultivateurs  
 qui nous ont livré du blé.

Au retour de ce voyage, Hauvel

me dit que le meunier demande de surseoir à tout nouvel envoi de blé, qu'il n'est pas certain de pouvoir nous rendre toute la farine. Il nous a tout rendu.

Nous profitons de cet enlèvement des grains par les allemands pour ne plus livrer d'avoine à Bozelle.

J'informe le commandant quenau <sup>en</sup> n'avons plus d'avoine. Je lui parle de cet enlèvement de grains sans bon. Il me répond: "je suis convaincu que vous recevrez un bon; mais je n'ai aucune autorité auprès de l'Intendance. Dans quelques jours, si vous voulez aller à Boisles réclamer auprès du général, je vous donnerai un laissez-passer."

En sortant de la ferme après le dîner, j'aperçois venant de Fontaine un long troupeau de vaches. Trois allemands, armés de bâtons, marchent insouciantement en avant, sans se retourner. J'évalue à quarante

biter les vaches que je vois, car je ne  
 peux voir la queue du troupeau  
 par suite du coude de la rue. Je  
 constate qu'il n'y a pas de gardien  
 sur les côtés. Je peux aussitôt qu'  
 il y a peut-être un coup à faire.  
 Je me dis : ces vaches vont sûre-  
 ment à Boyelles, où se trouvent les  
 magasins de l'intendance, elles  
 vont passer par la rue de St Léger.  
 Je pars vivement en avant,  
 j'ai la bonne fortune d'aper-  
 cevoir Morel et Bilou, ils m'ont  
 vite rejoint. Rue de St Léger, nous  
 ouvrons la porte de la petite  
 ferme de Reverse, située en  
 face de la boucherie Dubus.  
 Nous prévenons la bouchère de  
 se préparer. Quand le troupeau  
 arrive, nous causons tous trois  
 sur le côté, indifférents à ce qui  
 passe. Quand les <sup>allemands</sup> hommes de  
 tête sont avancés à une cer-  
 taine distance, nous entrons

Doucement dans le troupeau, nous réussissons à faire entrer trois vaches dans la ferme et nous fermons la porte. Dix minutes après le passage du troupeau, les trois vaches étaient à la boucherie, abattues, on les dépeçait. Il y a cinq à ce travail: la mère et la femme du boucher, Bilou et, Mordel <sup>et</sup> un voisin.

Je vais prévenir Plouwiez qui vient avec la liste de population, qu'il a pour le pain. Les côtes sont débitées en morceaux d'une grosseur correspondant au nombre d'habitants de chaque foyer. Quant au prix, nous suivons les cours pratiqués à la foire d'empaigne; aussi tout le monde en veut.

Deux fois encore, nous avons réussi le même coup. Nous avons ainsi enlevé sept vaches. Puis les cowais furent moins nombreux, mieux surveillés.

Ce qui nous réjouissait le plus après ces coups là, c'est qu'un bu-

seau de pionniers était installé dans la maison du boucher avec deux fenêtres sur la cour. Un officier occupait une chambre à l'étage.

La femme du brigadier Jegen Darnier me fait demander d'aller chez elle. Depuis le début de l'invasion, elle a <sup>recueilli</sup> ~~chez elle~~ le brigadier de Bapaume, sa femme, leurs deux enfants. Il s'appelle Coint. Lorsque tous quatre arrivent dans la salle, je félicite la femme d'avoir fait une si belle bosse à son mari. J'ajoute aussitôt: vous allez l'enlever; ne croyez pas que les allemands seraient dupes de la supercherie, elle provoquerait votre exécution immédiate. Au lieu de vous cacher, il faut vous montrer; que les habitants s'habituent à vous voir, ainsi que les allemands. Aux yeux de tous, vous serez désormais le parent de Mme Dupont.

Si vous le voulez, venez demain à la ferme, mettez-vous à balayer la cour... Il ne fut jamais inquiété.

En ce temps là, à différentes fois, j'ai vu des couples de jeunes filles belges.

Elles venaient me causer discrètement. Je comprenais très bien qu'elles étaient des espionnes, mais ce n'était pas à moi à me livrer à elles. Et qu'aurais-je pu leur apprendre en plus de ce qu'elles pouvaient voir? Vous les receviez à votre table, je leur procurais un gîte pour la nuit.

Plus tard au début de 1915, je verrai arriver une Dame mise avec une grande simplicité. Je suis sur la Place je cause à deux officiers. Je constate que d'aussi loin qu'elle me voit, elle m'observe. Elle passe près de nous sans regarder, l'oreille aux aguets. Le soir elle arrive à la maison. Elle nous dit qu'elle est la femme du colonel Bouthiaux, le premier colonel aviateur français. Infirmière dans les ambulances de l'avant, elle fut capturée lors d'une avance allemande. Quand le dernier soldat français eut quitté l'hôpital,



elle est partie cherchant à passer les lignes. Elle a couché chez nous, elle est repartie le lendemain. En ce temps-là, il paraît que l'on pouvait encore passer par la Belgique et la Hollande.

En 1920, j'ai reçu une lettre de cette Dame. Elle a réussi à passer les lignes, elle a <sup>vaît</sup> repris du service dans les ambulances. Son fils unique fut tué en combat aérien en 1917; son mari, Devenu Général eut un accident mortel en sortant des tranchées en 18.

De bonne heure un matin, un allemand me conduit au bureau chez Horel. Un officier me demande quelle est la population de Croisilles. Je réponds que nous sommes 1050. — C'est inexact. Il me fait entrer dans la salle voisine, je vois, accrochée au mur, la carte du Pas de Calais. Elle <sup>indique</sup> uniquement le nom des communes et au dessous le chiffre de la population au dernier recensement.

Puis il m'emmène chez M. elle

Lefebvre, rue de St Leger. Je vois, groupés dans la rue et gardés par des soldats, se tiennent Messieurs Jules, Emile, Eugène Sauvage, Fichens, Lesage, Michel, Dujardin, Alaire Dumout, F. Demiautte, Grandy, Plouriez.

Rychelynek, adjoint, arrive en même temps que moi. Vous sommes en présence de trois officiers de l'Intendance qui déclarent "L'autorité militaire impose à la Commune une contribution de guerre de trente cinq francs par habitant au dernier recensement. Soit  $1271 \times 35 = 44485^+$

Vous avez vu ces M<sup>rs</sup> groupés dans la rue, ce sont les otages, ils seront retenus prisonniers, aussi longtemps que vous n'aurez pas acquitté la contribution."

Rychelynek et moi nous partageons le village, Labitte et Béthencourt nous accompagnent. Nous entrons dans toutes les maisons, nous acceptons toutes les sommes si minimes qu'elles soient. Le soir notre tournée est terminée, nous ~~est~~ avons recueilli 33000<sup>+</sup>. Les bureaux de l'Intendance sont fermés, il faut remettre à demain

le vergerment. Je suis bien tourmenté de remettre une pareille somme aux allemands. N'est-ce pas leur donner l'impression que l'argent se trouve facilement chez nous. Et, si les français arrivaient nous délivrer!

Nous allons verser 18000<sup>+</sup> et nous obtenons, en témoignage de notre bonne volonté, la mise en liberté provisoire des otages.

Je vais demander au commandant Boot, le laissez-passer qu'il m'a promis pour Baslau. Je pars le lendemain matin. Quand j'approche de Boyelles, je vois un cavalier s'arrêter à l'entrée du passage qui conduit au hangar de M<sup>l</sup>e Forgeois, où nous avons conduit de l'avoine. C'est l'officier qui est venu vider nos greniers, il m'a reconnu. Il me demande si je puis lui indiquer la quantité de grains que nous lui avons fourni. Je lui passe la facture. Pendant qu'il rédige le bon, je décide de continuer

jusqu'à Bois-leuc, je verrai M<sup>re</sup> Brannin.  
 En ~~tenant~~ ce bon dans mon calepin,  
 je songe que les allemands signent  
 ces reconnaissances avec une insou-  
 ciance qui ne peut s'expliquer que  
 par la confiance absolue de la vic-  
 toire, la certitude de n'avoir pas de  
 comptes à rendre.

À Boyelles, j'ai l'impression que  
 ce village est abandonné des habi-  
 tants. Les fermes Delaine, Faquet,  
 Torgeois me paraissent désertes. J'y  
 vois quelques hulans. En passant de-  
 vant l'habitation de M<sup>me</sup> Lefranc,  
 je vois un officier à la fenêtre.

Quand j'arrive à ce long bâti-  
 ment qui se termine par la Porte,  
 je vois des quantités de personnes à  
 l'intérieur des appartements; les  
 portes et les fenêtres sont fermées.

Cependant la dernière porte est  
 ouverte, une femme est sur le  
 seuil. Je lui demande: "Vous n'  
 êtes pas de Boyelles? — Je suis d'Ardin."

fer" j'apprends que ma cousine  
 Kelly Muller est, elle aussi à Bogely.  
 Je vois mon interlocutrice en-  
 nuagée, on me touche à l'épaule,  
 je reconnais l'officier que j'ai  
 vu à la fenêtre. Que faites vous  
 ici? Vous n'avez pas le droit de  
 parler à ces personnes. — "Je connais  
 cette Dame d'Adinfer, je lui de-  
 mandais des nouvelles de ma pa-  
 rente M<sup>me</sup> Muller. Vous seriez bien  
 aimable de m'indiquer où je pour-  
 rai voir M<sup>e</sup> le commandant, je  
 lui demanderai de me demander  
 remettre M<sup>me</sup> Muller et sa fille!"  
 L'officier me demande mon  
 laissez-passer et me dit de re-  
 venir <sup>demain</sup> à <sup>17 heures</sup> ~~17 heures~~, il me  
 dira sa décision.

En approchant de Boisleur  
 je vois un avion. C'est le pre-  
 mier que je vois depuis Trully.  
 Je ne sais reconnaître sa na-  
 tionalité. On ne tire pas après lui.

je trouve la famille Brannin  
relogée dans son sous-sol.

M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Brannin paraissent  
assez énergiques; M<sup>e</sup> Brannin est  
déprimé. Nous n'apprenons rien  
l'un à l'autre des événements mi-  
litaires. J'apprends que M<sup>me</sup> De-  
mesmay, tante de ma belle-sœur  
Louise Duquenne s'est repliée <sup>à</sup>  
temps; que l'amie de Rose, M<sup>lle</sup> Del-  
court et sa mère habitent seules de  
civils le quartier de la gare, tout  
contre la ligne du chemin de fer.  
La bonne Ter Brannin est la fille  
de l'ouvrier Talampin, aujourd'hui  
M<sup>me</sup> Defossi.

Quand le lendemain j'arrive  
chez le commandant de Bogella, j'ai  
l'impression qu'il est joyeux.

Il me conduit à la sucrerie. Dans  
un grenier immense où se trou-  
vent plus de cent personnes, je  
vois se détacher d'un groupe Kelly.  
Elle accourt étonnée et heureuse.

Albert son neveu l'accompagne.  
 L'officier me dit: "Hier vous m'avez  
 demandé votre cousine et sa fille,  
 or elle a un garçon? — C'est  
 exact M<sup>r</sup> le commandant, hier vous  
 m'avez troublé, et j'ai confondu  
 ma parente Velly avec sa sœur A-  
 lice. C'est Alice qui a une fille  
 et Velly un garçon." — Je lui en  
 fait plaisir en lui disant qu'il  
 m'a <sup>fait</sup> troublé, il me laisse en venir  
 Velly et son fils).

Velly me raconte son odyssée.

Le 3 Octobre un Général arrive  
 chez elle. Winter est bondé de sol-  
 dats. <sup>français</sup> toute la nuit on entend le  
 canon, la fusillade. Velly s'in-  
 quiète; à plusieurs reprises elle  
 demande au général s'il ne serait  
 pas prudent qu'elle s'éloigne. A  
 onze heures le général <sup>il</sup> lui dit encore  
 Votre présence ici est une sauve-  
 garde, les allemands ne vont pas  
 venir. — A onze heures quinze

Le général et les soldats s'en vont.

A onze heures trente, Adinfer est envahi. Vers treize heures, les allemands rassemblent les habitants dans l'église. Ils réclament une somme (dont j'ai oublié le montant) ils reviendront dans une demi-heure recueillir la décision. Personne ne sortira de l'église tant que la somme ne soit payée intégralement.

Lorsqu'ils reviennent, les allemands groupent les personnes qui vont effectuer un versement. Elles vont chez elles accompagnées d'un soldat baïonnette au canon. Au retour, les allemands comptent la somme. Il manque X.

Un officier affirme que si dans un quart d'heure la somme n'est pas trouvée, la population entière va être enlevée.

Cette fois la somme est complète. Si tôt que la somme est



encaissée, les allemands emmènent tout ce monde à Boyelles.

Nelly ajoute: il y a à Boyelles les habitants de Ticheu, d'Hen-Decourt, de Rausant et d'Arvinfer. Vous sommes six cents: 250 quatre cents personnes à la sucrerie, cent à la Poste, cent à la ferme de M<sup>r</sup> Pontfort.

Quelques heures après notre arrivée une toute jeune femme a eu son premier bébé. Nous sommes tenues debout à cinquante femmes, et peut-être plus, à faire un cercle serré autour d'elle pour la garantir des coups. - Il vent. Vous aviez des gardiens qui circulaient au milieu de nous.

à Ticheu il se trouvaient quelques vieillards impotants, les allemands ont fait prendre un tombereau aux hommes valides, et leur ont fait charrier ces vieillards jusque Boyelles.

M<sup>r</sup> le Docteur Durnout de Ransart <sup>déjà</sup> était <sup>déjà</sup> presque un vieillard; il est <sup>très</sup> puissant, marche péniblement. En cours de route, il est épuisé, il tombe; les soldats le maltraitent. Il meurt le lendemain de son arrivée. Son cadavre est resté trois jours au milieu des prisonniers.

Chaque jour les soldats nous donnent <sup>pour nourriture</sup> des têtes de vaches, des poumons, des cœurs, <sup>des</sup> pattes.

À notre arrivée, nous avons pillé les maisons abandonnées, la plupart le sont, les jardins. C'est ainsi que nous avons eu des ustensiles de cuisines. Quelques personnes ont <sup>trouvé</sup> un peu de linge.

En cours de route, Velly a peur. Peur des allemands, d'être reprise; peur des obus qui passent au-dessus de nous. Les <sup>ennemis</sup> allemands tirent sur Wailly, sur Achicourt. C'est alors que je vis le premier obus incendiaire, projeté en boules de feu durant cent mètres, avant <sup>de</sup> sa chute et incendier une meule.